

Le présent recueil réunit les dix textes lauréats du Grand concours de nouvelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles 2022-2023. Des récits très différents, sortis de l'imagination de dix auteurs dont le point de départ commun est le thème « Héritages ». Dans ces nouvelles tout s'hérite : une maladie de peau, un corps avec ses souvenirs, la violence, l'eugénisme foireux, une tache de vin, la créolité, le mal être, un phare, l'évolution. Dix récits aux styles très différents drôles, inquiétants, réflexifs, sensibles, réalistes ou fantastiques. Dix lectures à faire pour explorer les héritages hors des sentiers battus.

Le Grand Prix de la Fédération Wallonie-Bruxelles :

Claudia : aventures de Chloé Martinache

Les nouvelles primées :

Silure de Bénédicte Jadin

In corpore de Dorian Ysch

Une combinaison d'exception de Viviane Mazzichi

Les nouvelles distinguées :

Le babyl de la mer de Manu De Wit

De sang et d'os d'Odette Deffet

Une louve dans le dos de Juliette Linard

Lien de vin de Marie Michel

Dans le jardin de mon enfance de Romain Hauters

Bomli de Jennifer Lemaire

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Ce recueil ne peut être vendu.

Infos : concoursdenouvelles@cfwb.be

Héritages – Grand concours de nouvelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles



HÉRITAGES



HÉRITAGES

Héritages

Grand concours de nouvelles de la
Fédération Wallonie-Bruxelles

©Les auteurs et les autrices pour leur texte 2023.

Tous droits réservés.

Couverture : © Alice VDM

Mise en page et impression : Drifosett

ISBN 978-2-930964-93-5

Dépôt légal D/2024/7823/1

INTRODUCTION

Pour cette édition 2022-2023 du Grand concours de nouvelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles, deux-cent cinquante et un participants ont répondu à l'appel à écriture autour du thème «Héritages», lancé par le Service général des Lettres et du Livre (SGLL) de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Ces participants appartiennent à toutes les catégories d'âge, ils sont Belges ou résident en Belgique et ils n'ont jamais publié à compte d'éditeur un ouvrage complet de fiction à leur nom.

Un premier jury, composé de Pascal Bondiau (éditeur), Célestin De Meeûs (auteur), Ludivine Joinnot (autrice), a retenu cinquante textes, formulant pour chacun des commentaires.

Les auteurs des textes retenus ont ensuite renvoyé leur texte pour le second tour, modifié ou pas, en fonction des commentaires reçus.

Un second jury, composé de Nausicaa Dewez (SGLL), Maud Joiret (autrice), François-Xavier Lavenne (critique), Philippe Marczewski (auteur) a choisi les dix nouvelles publiées dans le présent recueil.

Ce volume rassemble les nouvelles des quatre lauréats primés (le Grand Prix de la Nouvelle de la Fédération Wallonie-Bruxelles d'une valeur de 1.000 euros et trois mentions d'une valeur de 200 euros) ainsi que six autres nouvelles que le jury a tenu à distinguer.

Les revues *Marginales*, *Karoo*, *C4* et la *RTBF* se réservent le droit de publier ou de mettre en ondes un ou plusieurs de ces textes.

Le recueil « Héritages » est distribué au public gratuitement sur demande et il est disponible dans les bibliothèques publiques et les librairies indépendantes intéressées, jusqu'à épuisement des stocks.

Infos : concoursdenouvelles@cfwb.be - 02/413.36.07.

Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Service général des Lettres et du Livre (SGLL)
Bld Léopold II, 44
1080 Bruxelles

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles.



Le Grand Prix

de la Fédération Wallonie-Bruxelles



HÉRITAGES

CLAUDIA : AVENTURES

Jour 1 : dans la douche – l’hiver devrait finir mais il ne finit pas – Claudia se gratte – le mystère commence à être entier.

Tous les matins elle perd des longs morceaux de sa peau. Ils tombent par dizaines dans sa cabine de douche quand elle se savonne. La chute continue pendant l’heure qui suit, les lambeaux rouges gluants se répandent dans la salle de bain tandis que : Claudia maquille ses sourcils, se mate sous tous les angles et imagine son voisin tout nu.

Elle touche sa peau avec des zébrures de sang et pense à sa mère qui leur avait dit : « Mes enfants, vous n’êtes pas des monstres. » Pourtant, on leur a toujours refusé l’amitié et les pyjamas partys.

C’est le carnage sur le sol. Claudia ramasse sa chair morte à la serpillère et la jette à la poubelle orange pour le compost. Puis elle prend le bus pour aller quelque part d’ennuyant, comme tout le monde cinq jours par semaine. Elle s’installe dans le siège le plus solitaire, met son casque et écoute de la musique sans mélodie et sans parole, une sorte de bruit pour anéantir la vie autour d’elle. Le cœur posé dans son sweatshirt, une seule question la lancine : pourquoi sa famille et elle-même sont les seules du village à subir un rituel matinal si étrange ?

Pour tenir le coup, il faudrait qu’elle puisse mélanger ses propres organes, par exemple l’intestin au bord des paupières et la langue dans la pointe du coude, pour digérer en un clin d’œil le triste paysage qui défile par la fenêtre du bus et lécher les gens qui la frôlent de trop près, vérifier qu’ils ont un goût amer. Si elle avait les yeux sur les chevilles, elle réussirait à pleurer incognito même quand ses collègues lui parlent.

Jour 42 : dans le salon – l’hiver devrait toujours finir mais ne finit toujours pas – Claudia écrit une lettre à son voisin – le mystère est entier et il est communément admis dans le village.

Elle écrit une lettre comme si les téléphones n’existaient pas, avec comme première phrase :

Il y a un monstre dans ton cœur qui me fait chavirer vers toi.

Elle espère que le voisin ne va pas nier le mystère, puisque maintenant tout le monde sait que tout le monde sait que dans cette famille, il y a un problème depuis le début (plus ou moins depuis 1345 après J.C). Le problème : ils perdent leur peau, sont en sang tous les matins mais n’en meurent pas.

Peut-être qu’il l’aimera quand même, peut-être qu’il mangera avec désir ses lambeaux sanglants. Il l’aidera à organiser des pyjamas partys et réparera sa maison avec elle. Chez eux il y aura des meubles confortables avec des coussins bien rembourrés pour s’étaler partout, il y aura un *Magic Bullet* pour faire de la crème aux épinards aussi onctueuse que les premières matinées de l’amour.

Jour 50 : au supermarché – l’hiver commence à se remettre en question – Claudia achète une carte routière de la région et une gourde avec un mousqueton. Le mystère reste entier, il est communément admis dans le village, mais elle est la seule de sa famille à vouloir le résoudre.

Si elle a une bonne carte, avec des bonnes indications, elle pourra trouver un chemin et répondre à son voisin qui lui avait écrit :

Il n’y a pas de monstre dans mon cœur et je ne veux pas chavirer avec toi. Si on n’avait pas de problème de communication, je ne voudrais pas non plus de toi.

Va au supermarché et achète-toi une solution.

Le voisin pensait sûrement à une solution hydratante, un médicament miracle, mais Claudia avait déjà tout essayé et sans succès. Alors, partir à l'aventure lui était venu en tête. Pas besoin d'amour quand on enfile des bonnes chaussures de marche et une casquette à l'envers.

Jour 61 : à la frontière du village – on vit le printemps comme si on n'avait jamais connu d'autre saison – Claudia a pris sa douche et un gros sac à dos pour partir à l'aventure. Elle a une méthodologie et une route à prendre.

Elle marche. Il ne se passe rien à part les arbres qui sont des arbres et ses pieds qui sont des pieds et le vent qui est le vent.

Elle se retrouve devant un pont-levis, qui se lève et qui s'abaisse sans qu'on s'y attende. Personne aux alentours. Il y a un écriteau qui dit :

*Je suis un pont sur lequel on ne peut traverser
que dans un seul sens. J'espère que vous comprendrez
que je ne peux pas faire autrement.*

Elle hésite longtemps à le traverser, fait baisser son taux de cortisol en jouant à quelques mots-fléchés et en écoutant des vidéos de gens qui coupent des savons en petits morceaux (<https://www.youtube.com/watch?v=JDQr1vICu54>).

Finalement, elle établit le campement au pied du pont, parce que la nuit apporte des conseils moins chers qu'un psy et plus sincères qu'une amie. Elle n'est encore jamais sortie de son village, et elle ne connaît personne qui l'a fait avant elle, elle ne sait pas si dehors il y aura une solution hydratante, un médicament magique, un bon dermatologue, l'amour, ou d'autres gens qui sont en sang tous les matins mais qui ne meurent pas. Mais il y aura peut-être moins de mystère.

Elle se couche sur le côté qui lui fait moins bizarre. Racrapotée en petite boule héroïque.

Jour 62 – face au pont-levis – l’été s’est déclaré avec un soleil qui cherche la bagarre – Claudia a bien dormi, dormi d’une nuit-thérapie. Elle contemple l’horizon : il y a une frontière à traverser.

Elle prend le pont, par chance il ne se relève pas pendant qu’elle marche dessus. Tout va bien. Elle profite de la vue sur la longue rivière aux couleurs des algues entéromorphes qui l’habitent. Ses peaux en sang tombent dans l’eau, pour une fois elle ne doit pas passer la serpillère, elle est délivrée de sa morning routine et elle rigole avec elle-même sans se retourner.

Arrivée à la fin du pont, Claudia respire un grand coup avec son nez casse-cou. Il y a au nord, au sud, à l’est et à l’ouest des immenses vallées aux côtes flavescentes et zinzolines.

Elle observe la nature de deux façons. Quand elle avance et que le paysage est devant elle, il est plongé dans une lumière si tendre que ça lui donne envie de se rouler dans la prairie, bras et jambes écartées en étoile filante. Dans ce coin de pays, les herbes se tressent entre elles et forment une vague fébrile et ondulée qui se répète à l’infini, en motif coloré à chevrons, et les collines s’étalent en ne faisant qu’un, comme énorme pull en laine qui sèche au soleil. Quand elle s’arrête et regarde derrière elle en contrebas, les ondulations des herbes s’arrêtent et toutes les couleurs sont écrasées par l’ombre de la montagne. Il faut froncer les sourcils pour reconnaître les aspérités, les détails qui comptent : il y a des graines enterrées en position fœtale, comme des enfants morts, des fleurs aux pétales trainantes, des tiges-béquilles pour les plantes à problèmes, des regroupement de graminées vénéneuses qui insultent tous les randonneurs, des arbres aussi secs et fins que l’été lui-même, des tubercules en entre-soi-entre-nœuds, désespérées que quelqu’un les arrachent, les avalent, les recrachent sur une nouvelle terre.

Claudia marche plus ou moins vers l’ouest, sans suivre une route particulière. Il ne se passe pas grand-chose à part les arbres qui

sont des applaudissements et ses pieds qui sont des insectes déterminés et le vent qui est un autobus sans plan de route.

Elle s'arrête pour le goûter, il lui reste quelques tartines à la confiture. C'est le moment de s'avouer qu'elle a beaucoup trop chaud, elle enlève toutes les couches inutiles – de toute façon elle ne croise personne. Claudia sent le vent de la montagne dans ses interstices et elle tombe d'accord avec elle-même.

Jour 72 – Claudia s'arrête à la terrasse d'une auberge d'altitude, s'installe sur une chaise en sueur plastique – le soir d'été se tient debout dans un calme d'acier – le mystère se garde aplati dans l'ombre, comme un chien assoiffé.

Dans ce genre d'auberge pourrie, il n'y a que des panthères aigries avec des chapeaux de cowboys roses à strass qui ne sont pas là pour sympathiser ni pour s'amuser ni pour rien du tout. Personne ne croise le regard de personne et Claudia mange des chips en guise de souper. Elle monte dans le dortoir avec sa gourde remplie de pastis. Son casque sur ses oreilles échauffées, elle écoute une chanson triste pour se sentir moins seule, une chanson dont les paroles la comprennent.

*tu entends
ma tristesse qui
prend l'ascenseur
de gauche à droite*

*tu entends
ma tristesse qui
mange une banane
avec la peau*

*tu entends
ma tristesse qui
s'endort sans
mettre de réveil*

*tu entends
ma tristesse qui
se peigne les cheveux
avec un couteau*

*j'étais seul et
j'ai acheté une lampe verte et
je l'ai mise sous mon lit et
je la laisse allumée et
ça fait comme si
un soleil a peur et
je dois le refroidir
l'endormir avec
mon histoire du soir
très triste*

Claudia se serpente dans les draps moisis et glacés du petit lit superposé. Elle se recroqueville, ses milliards de cellules crépitent, l'univers s'endort sans elle. Elle s'abrite dans le souvenir lointain de sa mère qui lui caresse la tête, cheveu par cheveu, de la racine jusqu'à la pointe, sans en oublier aucun.

Jour 96 – Claudia n'a pas encore résolu le mystère – elle a abandonné ses vêtements dans la montagne – sauf un petit slip de bain qui lui va très bien.

Claudia est arrivée à une station balnéaire où les gens s'habillent très mal mais pensent s'habiller très bien, en uniforme chemise-mocassins. Et en plus, ils paient pour avoir des transats privés sur la plage.

Elle n'a pas rencontré d'autres monstres qui perdent leur peau et qui la ramassent à la serpillère, elle n'a pas non plus trouvé l'amour, ni un bon dermatologue, ni un thérapeute familial pour lui expliquer pourquoi il y a un problème transgénérationnel depuis environ 1345.

Alors elle se balade dans la ville, elle ne porte que son slip de bain, l'air déterminé.

Elle ne peut compter que sur elle-même pour s'écouter parler sans discontinuer. Elle trouve un banc, s'assied à ses côtés et lui raconte sa vie jusqu'ici, la violence et l'aventure, s'interroge sur son identité, se demande si, après tout, elle ne serait pas un vase et non une personne. Elle propose un tableau comparatif. *Similitudes Claudia vs. Vase* : se casse facilement en mille morceaux, ne sait pas faire la conversation, contient de belles choses qui finissent par pourrir ou sécher. *Dissemblances Vase vs. Claudia* : peut se réparer, aime les souvenirs, change de couleur avec la lumière. Ou peut-être tout l'inverse. Le banc – qui a peu d'empathie car il n'a jamais souffert d'adolescence – lui dit de la fermer.

Claudia continue de longer la mer, il se passe peu de choses à part les arbres qui sont des camarades, ses pieds qui sont des armes blanches et le vent qui est une cabane indestructible.

Comme dans son village, les passants la regardent avec dégoût, mais elle ne sait pas si c'est à cause de sa peau ensanglantée ou parce qu'ici, tout le monde porte mystérieusement des chemises et des mocassins, et personne n'est jamais en slip de bain.

Claudia laisse trainer ses peaux sur la digue et imagine que très bientôt elle fera des pyjamas partys, après le prochain pont-levis, quand elle aura marché jusqu'à ses propres os.



Chloé Martinache fabrique de la fiction par l'illustration et la langue. Elle travaille l'écriture au sein de la collective *Modesta*, co-fondée avec ses amies pour rendre commune la création littéraire, de sa production à la diffusion. Elle aime dénicher les détails particuliers du réel et les mélanger à un imaginaire bizarre pour en faire des histoires.



Les nouvelles primées



HÉRITAGES

SILURE

Je déteste les pêcheurs, leur fausse tranquillité, l'image idyllique qu'ils donnent de leurs journées en barque sur les lacs, pensifs et silencieux au milieu de la nature. Ou lorsqu'ils affrontent la force des torrents dans leurs grandes bottes vertes, immergés presque jusqu'à la ceinture, maniant leur canne à pêche avec de grands gestes souples et aériens. On oublie que ce sont des chasseurs rusés, impitoyables, obstinés. Il n'y a pas de poésie à ramener des truites fario d'un torrent de montagne, il y a juste la réalité brutale d'un combat inégal. L'homme, son intelligence, ses armes, sa ruse et le poisson avec son seul instinct, sa seule envie de se nourrir pour vivre. C'est un combat féroce toujours remporté par l'homme. Toujours. Et jusqu'à la semaine dernière, je m'en foutais complètement. Il m'est arrivé d'admirer ces faux amoureux de la nature flotter sur le lac, imaginant le calme, enviant l'absence de tourments, tant leur immobilité me fascinait. Je n'imaginai pas qu'il y avait des acharnés, des aventuriers, des guerriers, guettant LA proie. Pas la carpe paisible, la truite, le chevesne ou la perche ni même le brochet. Mais le monstre d'eau douce, le géant des lacs et des rivières, ne se livrant qu'après un combat long et implacable: le silure. Jusqu'à la semaine dernière je ne connaissais rien aux silures, je n'en avais jamais vus. Je pensais que les gros poissons vivaient dans la mer ou les océans. Jamais je n'aurais plongé dans le lac ni même dans les rivières si j'avais connu les silures. J'ai tant aimé nager en pleine nature, éprouver ce sentiment indescriptible de liberté, m'habituer à l'eau sauvage et glaciale, lutter contre le courant, me meurtrir les pieds sur les cailloux du fond des rivières, me laisser sécher au soleil et puis recommencer. Il y avait parfois quelques têtards, des alevins, tout ce petit peuple discret, rapide et peureux qui s'enfuyait à l'approche de l'humain, me laissant l'illusion d'être seule dans l'eau claire et profonde.

Je déteste les pêcheurs maintenant que j'ai compris qu'ils n'ont rien de plus poétique que les autres hommes. Je les hais et en particulier ce jeune imbécile qui a réalisé la prise de l'année après deux heures de combat acharné. Un silence de deux mètres cinquante et de cent quinze kilos ! Qui aurait imaginé qu'un tel monstre hantait le lac ; que ça amuserait ces aventuriers de lui ouvrir le ventre rien que pour voir et qu'ils y trouveraient une main ? Pas moi, évidemment. Sinon, j'aurais fait autrement, je me serais méfiée, j'aurais trouvé autre chose. Mais voilà, c'est trop tard. Maintenant ils vont chercher à comprendre, ils vont fouiller le lac, le sonder. Ils trouveront sûrement ce qui reste à trouver.

Je suis marquée par la fatalité. Comment ai-je pu l'oublier ?

Petite, j'avais une maman. Elle était douce et sentait bon comme les fleurs de printemps. Si je ferme les yeux, je sens encore l'effleurlement de ses lèvres dans mon cou, j'entends sa voix qui chante, claire et joyeuse et son rire résonne partout dans ma tête.

Petite, j'avais une maman et j'aimais les étoiles. Je regardais, confiante, ces milliers de petits points lumineux scintiller dans la nuit. L'une d'elles était la mienne, l'une d'elles veillait sur mes espoirs d'enfant comme dans les belles histoires. Naïve que j'étais. Il ne faut jamais croire aux contes. La bonté, la douceur et la bienveillance ne fleurissent pas au bord du chemin. Il est bordé de ronces et de griffures laissant sur la peau d'affreuses cicatrices.

J'ai grandi à l'ombre d'une étoile noire. Celle du malheur. Consciente de la menace qui plane sur tout instant de bonheur, tapie, prête à surgir, à mordre et à détruire. J'ai affronté la vie, m'accrochant au peu qu'elle m'octroie, défendant tout ce qu'elle me reprend. J'ai rendu morsure pour morsure, appliqué la loi du Talion, misé sur la Justice immanente. Sauf qu'avec moi ça ne marche pas. Je ne récolte jamais les miettes de bonheur qui me sont dues.

Des poissons charognards. J'aurais dû y penser. Pourquoi la vie sous l'eau devrait-elle être différente de la vie sur terre ? Les plus

gros bouffent les plus petits et les morts finissent nettoyés, curés jusqu'à l'os ou l'arête, par des vautours, des corneilles, des oiseaux de malheur ou des silures et autres carnassiers aquatiques.

J'ai aimé mon père. Je l'ai aimé comme les filles aiment leur père. Aveuglément. Et j'ai aimé ma sœur jumelle lui trouvant toutes ces qualités qui me faisaient défaut, admirant sa beauté, sa grâce. Ma sœur jumelle, mon autre moi-même, ma confidente, mon amie, mon sang.

J'ai grandi avec tout cet amour, immense, inconditionnel, pour eux trois : ma mère, ma sœur et mon père. Je les aimais éperdument.

Un père, un vrai père, devrait aussi aimer inconditionnellement ses enfants, les prendre tels qu'ils sont, les découvrir, s'émerveiller de leurs différences autant que de leurs ressemblances. Un père, un vrai, ça ne devrait pas douter. Le mien, mon roi, mon idole, n'était pas assez aimant pour cela. Sinon il n'aurait pas cherché, il n'aurait rien voulu prouver. Il aurait continué à nous aimer ma sœur et moi, ses petites filles, ses jumelles.

Ma sœur était belle, bien plus belle que moi et elle lui ressemblait tellement. Moi je l'aimais follement, mais je ne lui ressemblais pas. Il a cherché. Obstinément. Devinant la terrible vérité derrière le silence coupable de ma mère. Je ne suis pas sa fille. Je suis née d'une seule soirée d'ivresse et d'égarement. Une seule.

C'est comme cela que j'ai découvert l'existence de l'étoile noire. Cette infortune qui s'agrippe telle une sangsue, ne se décrochant qu'une fois emplie du sang volé, laissant des plaies profondes et douloureuses.

Mon roi, mon idole, n'aimait rien de moi. Il a pris ma sœur, ma jumelle, celle qui était de lui. Ils sont partis. J'ai tout perdu ce jour-là, mon père, ma sœur et ma mère qui est morte de chagrin. J'avais six ans.

La haine c'est aussi fort que l'amour. Ça prend autant de place. Je crois même que ça prend toute la place. J'ai attendu des années l'occasion de me venger. J'ai détesté ceux que j'avais aimés, aussi intensément, aussi aveuglément. Ils m'ont abandonnée, effaçant sans scrupules les six premières années de mon existence. Ces années les plus douces, les plus fragiles, les plus naïves, celles où l'enfant s'offre et donne de tout son cœur ; celles où les petites filles aiment sans compter, rêvant de se marier avec leur papa. Le plus beau des papas, le plus fort des papas.

Ma sœur est revenue, un jour, il n'y a pas très longtemps. Elle était belle et gracieuse. Le nombre d'années accentuait plus encore nos différences. Elle m'a regardée cherchant à retrouver mes yeux, ceux d'avant l'étoile noire. Mais ils n'existaient plus et elle n'a rien deviné. Elle arrivait pétrie de bons sentiments, à la recherche de la douceur qui avait bercé nos six premières années, de notre complicité, de notre amour. Elle était seule à son tour, sans père et sans repères. Il avait disparu. Je le savais déjà. Forcément.

Elle est venue vers moi, naturellement, avec cette candeur enfantine qu'elle avait eu la chance de garder. Il y avait longtemps que la mienne avait disparu, balayée par la souffrance, avalée par la fureur de vivre et de me venger. Je lui ai proposé d'aller nous baigner dans le lac, comme nous faisons enfants. Et comme j'ai continué à le faire seule, apprenant à le connaître et à l'apprivoiser.

Mon lac. Cette étendue noire et sombre lorsqu'il fait gris, cette eau aux humeurs changeantes, variant du tiède au glacé. Comme moi.

Elle a accepté, toute emplie de naïveté, d'insouciance. Elle n'avait pas connu l'étoile noire, elle avait grandi avec notre père, son père, pendant que moi j'avais échoué dans un orphelinat.

Nager dans les lacs, dans ces eaux dormantes et menaçantes. Imaginer les algues en milliers de bras tendus qui finissent un jour par attraper les pieds du nageur pour le tirer vers le fond. Bien peu parviennent à contrôler la peur qui saisit lorsqu'en nageant

on sent la température de l'eau se rafraîchir brutalement laissant imaginer des abysses insondables ; lorsqu'on se sent tout à coup happé par un courant venu des profondeurs, lorsqu'on comprend que le lac vit, bouge, qu'il n'est pas cette masse d'eau silencieuse et immobile que l'on croit maîtriser. Bien peu parviennent à surmonter l'effroi qui paralyse, à dominer leur souffle. Bien peu finissent la traversée.

Elle n'y est pas arrivée. La panique qui étouffe le nageur est fascinante. On le voit perdre pieds brusquement alors que quelques instants plus tôt, il glissait gracieusement sur l'eau paisible, traçant comme un sillon sur la surface lisse du lac. On le voit s'agiter un peu, rien qu'un peu, car le stress casse le rythme, puis la respiration. Un nageur qui ne respire plus correctement au milieu de l'eau subitement glaciale d'un lac, coule. C'est ce qu'elle a fait.

J'ai regardé jusqu'au bout. Même en mourant elle était plus belle que moi. Aussi belle que son papa.

Il était revenu quelques mois avant elle. Pour elle. Pour m'offrir en surprise à sa chère petite fille. Pour « réparer ». Sûr de lui. D'une morgue écœurante.

C'était trop tard. Je ne l'aimais plus, j'avais tout oublié. Ses yeux, son rire, sa voix. Je n'ai rien reconnu. Le temps, la rage altèrent les souvenirs jusqu'à les effacer.

La force des hommes est éphémère, il n'y a que les imbéciles pour oublier que les enfants grandissent, forçissent à mesure que les pères se tassent et s'affaiblissent.

Il m'a suffi de le pousser. Un vieil homme mou. Il s'est débattu comme un vieux chien ne sachant pas nager, juste le temps de faire croire qu'il tenait à la vie. À peine quelques remous et pas un cri. Le lac l'a enveloppé de vase, de noirceur et de froid.

Le lac est mon ami. Mon seul ami. Je lui ai toujours tout confié. Il abrite des monstres d'eau douce, complices de l'étoile noire.

La main est certainement celle de ma sœur. Je ne m'attendais pas à ce que quelque chose remonte un jour. Jusque-là, la vase, les algues, la profondeur ont tout gardé.

Je n'ai pas vu la main et les journalistes n'ont rien précisé. C'est peut-être une main d'homme, peut-être... mais sa disparition remonte à plus longtemps, il ne doit rien rester. Je ne sais pas. Ils vont sonder le lac, je me demande ce qu'ils trouveront. Elle ou lui ? Eux deux ? Encore unis malgré la mort ?

Le lac est mon ami. Lui seul recueille mes larmes. Je glisse lentement sous sa surface argentée. Bientôt il m'enveloppera en une longue et ultime étreinte. Les étoiles scintillent et l'auréolent d'un voile d'une infinie douceur. Elles sont d'une incroyable blancheur. Je ne les avais plus jamais regardées.

Je ne suis pas soulagée. La vengeance n'apporte rien. Je ne pouvais pas le deviner.

Je pense à la main...et l'imagine fine, toute fine, aussi fine que les miennes. Il n'y avait que nos mains qui étaient en tout point pareilles. Et je la vois, alors que je ferme les yeux, dessiner des cœurs sur la buée des vitres de la voiture. J'ai six ans, elle a six ans, jumelles de cœur et d'une moitié de sang. On se regarde, on s'aime, on rit. Devant papa conduit, maman chantonne : « *La vie est belle et le monde et le monde est beau...* ».



Bénédicte Jadin est née à Charleroi en 1971. Elle enseigne la guitare classique avec passion au Conservatoire Jean Lenain à Auvelais. Enfant, elle inventait et racontait déjà des histoires à ses frères et sœurs. Elle aime faire de la musique, lire, jardiner, écrire mais adore plus encore randonner en montagne où elle passe les mois d'été avec son compagnon, éleveur-berger, et environ 2000 brebis. L'altitude, la beauté de la nature, le silence, le travail et la simplicité de cette vie pastorale lui sont à la fois sources d'inspiration et de joie de vivre.

IN CORPORE

« Vivre avec un corps c'est comme vivre avec un mort »

Odezenne

Quand j'avais quatre ans, ma tante a été décorporée et j'ai récupéré son corps. À ma naissance, elle avait annoncé à la famille qu'elle me léguerait son enveloppe lorsque j'atteindrais ma majorité. Elle-même l'avait reçue de sa mère qui l'avait héritée de sa sœur. Se transmettre un corps au sein d'une même famille a toujours été la procédure habituelle. Nous n'avions de toute façon pas les moyens de nous payer une enveloppe neuve, seuls les plus riches pouvaient s'offrir le luxe de ne pas s'incorporer dans leurs ancêtres.

À l'époque, nous habitons ensemble, maman, ma tante et moi. Comme tous les enfants, je vivais en incubation, câblée de partout, en attente d'une enveloppe. L'ADN humain est tellement bousillé que plus aucun corps n'est viable à la naissance. Masse de chair et de nerfs informe dans une cuve d'épais liquide nourricier, j'alternais entre simulations chatoyantes de la vie physique, perfusions de données brutes et rêves artificiels. Une lente préparation à l'enveloppement.

Il était trop tôt quand ma tante nous a quittées : mon incubation était inachevée, je n'étais pas prête à être incorporée. Je n'avais pas reçu assez de données, je n'étais pas fonctionnelle. Mais quand une enveloppe se libère, il faut la remplir, sans quoi elle se détériore irrémédiablement. On m'a brusquement arrachée à la douceur de ma cuve pour me jeter dans un corps qui sue et pleure, avale et digère, un corps qui bouge.

Mes premiers mois enveloppée n'ont laissé que des souvenirs flous. Le monde était cru et vif. Je vacillais dans un smog d'odeurs

et de cris. Tout était trop dense, trop continu. Au lieu de jouir de la liberté qu'offrait mon corps, je me retrouvais coincée dans une prison de chair que je ne maîtrisais pas.

Pour pallier ces manques, j'ai subi une transfusion accélérée. Mais malgré ce gavage intensif, je ne remplissais pas ce corps trop grand pour moi.

Quand un individu choisit la décorporation, son enveloppe est prise en charge, vérifiée et nettoyée. Toutes ses données sont extraites. Les souvenirs personnels sont stockés sur disque dur et remis aux proches tandis que les savoirs et les compétences, infusés à la naissance ou acquis ensuite, sont chargés sur le réseau afin d'être redistribués. Dans le cas de ma tante, la procédure a été brusquée et rapidement son passé a commencé à supprimer du fond de son enveloppe pour déferler dans les interstices. Je peinais à avoir prise sur ce monde sans cesse doublé d'une pelure de souvenirs. Maman reconnaissait la plupart des scènes que je lui décrivais : le salon qui crépite de musique et de rires, l'eau qui fume dans la baignoire, les gémissements et les frissons de peaux qui coulent des chambres. Des bouquets fleurissent puis fanent entre deux battements de cils, de la vaisselle brisée ressuscite le temps d'un repas, le crépuscule bouscule l'après-midi avant de disparaître sans laisser place à la nuit. Maman faisait de son mieux pour m'aider à distinguer mes perceptions des remontées mémorielles. Petit à petit, j'appris à habiter cette superposition de temporalités. Je distinguais les imprécisions du passé, ses arêtes floues, les charges émotionnelles décalées. Des éclats de la vie de ma tante parsemaient toujours mon quotidien, mais je parvenais peu à peu à naviguer.

Avant ma naissance, maman m'avait choisi une transfusion à dominante culturelle : littérature classique et de genre, blockbusters

et cinéma d'auteur, quelques bases en théâtre et en poésie. Des savoir-faire à spectre large complétaient le paquet : maîtrise de la langue écrite, facilité d'assimilation de contenu, esprit de synthèse. À peine avais-je reçu un corps qu'on me contraignait à mettre ces talents au service d'une fonction rémunérée, « un corps ça se mérite » clame-on. Un poste de collexiqueur.euse a été mis au concours, j'avais quatre ans mais les compétences d'une incubée majeure, j'ai eu la place. Je passe désormais quarante-deux heures par semaine égarée dans un open space immense. Ma tâche se limite à synthétiser des œuvres fictionnelles destinées aux mises à jour de transfusions : du travail de confiturier pour une classe moyenne paresseuse mais désireuse de se constituer un capital culturel.

Les trajets quotidiens s'enclenchent par réflexe. Mes pas emboitent les traces d'hier et d'avant-hier. Il m'arrive encore de confondre le présent et la récurrence, de me découvrir trempée alors que je marchais au soleil, d'admirer la vitrine d'une boutique abandonnée, de souffler la fumée d'une cigarette que je n'allume pas. Le passé flotte, diaphane, par-dessus la répétition indistincte des jours.

De l'autre côté de la rue, à la terrasse d'un café, un homme au teint pâle tire sur une cigarette. Son visage se tourne jusqu'à m'offrir ses yeux, deux couronnes gris brouillard. Ma gorge se met à picoter et des doigts invisibles me chatouillent le ventre. Mes mains tâtent mes poches sans savoir ce que je cherche. Je vacille sur le monde. Pourtant, j'enjambe le fleuve placide, la porte de l'immeuble s'ouvre avec un claquement d'aimants, l'ascenseur prend son envol silencieux. Les gestes routiniers se poursuivent à vide. Le temps refuse de ralentir, ma mémoire béante dégorge à flux tendu. Je n'ai jamais fumé mais au bout de mes doigts rougit une clope. Je découvre une bière froide dans ma main. C'est âpre dans ma bouche et mes lèvres cherchent à happer le vide. Ma voix se double de rires et de pleurs, porte des noms inconnus et des mots puissants. Mes narines respirent le sucre, le sel et la sueur.

Je tremble sous l'odeur. Ma conscience se réfugie entre les parois étriquées de mon ventre chaud.

J'ai quatre ans et j'en ai trente. Mon corps en sait plus que moi sur le monde. Ma vie est pleine de fils solitaires et d'absence de nœuds. Incorporée trop tôt, je n'ai jamais été connectée à d'autres incubés. La sociabilisation par câble commence habituellement aux alentours de six ans, un fois les bases langagières et morales transfusées. J'ai sauté cette étape. Catapultée adulte, la seule présence dans ma vie est celle de ma mère depuis que ma tante nous a quittées. Je compense cette enfance effilochée par des plongées dans le Labyrinthe. Jamais mis aux normes urbaines, ce quartier spontané évolue organiquement sous l'impulsion de ses hôtes. Les ruelles brassent la foule. Certains s'y perdent, entrent dans une cave pour ressortir d'une lucarne, hagards, trois nuits plus loin, quelques-uns croient y vivre. Manger, danser, boire, voir, toucher à tout et jamais à la même chose, voilà ce que qui se propose entre ces murs de pierre vétustes éclairés aux néons et à la bougie.

Quelques inconnus allongent leur regard vers moi, d'autres cherchent mon corps du doigt et de la hanche. Ma naïveté les attire, les désarme ou les effraie. Certains se réjouissent de reconnaître ma tante ; je les détrompe, parfois. Un infatigable me raconte son plaisir de ne pas retrouver ce soir les bars éclusés la veille. Une squatteuse d'enveloppe expose son corps sous somnifère sur les podiums d'un club techno. Une triple conversation s'engage avec un couple gémélique, deux esprits dans un corps dont le visage joue à pile ou face. Ici, beaucoup vivent sur les crêtes, cherchent leur point d'équilibre, basculent parfois. « L'important c'est où tu tombes », disent-ils.

Un homme aux iris marbrés me décroche de mon errance, ma gorge fourmille, envie d'inspirer, lèvres pincées et de souffler de la brume. J'agrippe des yeux ce corps qui sinue dans les ruelles surpeuplées. Ses membres ondulent, frôlent bras et cheveux. Genoux fléchis, les pieds lestes, il esquive un couple embrassé en arquant

le dos. Mon ventre et mes doigts me démangent. Je trébuche, heurte un buveur, sa bière cascade sur son pantalon et ses baskets, je m'excuse. J'émerge d'une ruelle que je croyais impasse, face au fleuve, face à son dos. Autour, la nuit avale la rumeur du Labyrinthe. Mes semelles claquent trop fort sur le silence mais il ne bronche pas. Encore trois pas.

Le passé déboule en saccades.

Il fera bientôt jour et l'eau est trop sale pour refléter l'aurore. Il est assis de profil sur le quai, son visage est flou derrière mes larmes. Je jette des éclats de bouteilles brisées qui disparaissent dans le fleuve. Le printemps chauffe doucement. Nos mains balancent, leurs doigts s'effleurent, s'entortillent parfois, se serrent et reprennent leur vol. Les mots coulent sans heurt. Devant quelques jongleurs et dompteurs de flammes, nos bouches partagent une bière. L'œil gris-étain, il rumine le goût piquant de la fumée.

Le présent reprend ses droits. Le métal du garde-fou est froid contre mes avant-bras nus. Il suffirait de déplier le coude pour recouvrir de ma paume le dos de sa main. Ses yeux sont des pierres suspendues au-dessus du fleuve qui continue de fuir. Ma bouche dit : « Je te connais ». Il blâme le changement d'enveloppe. Sans moquerie, mais avec un pli curieux qui étire ses joues creuses et sculpte une volute de fumée. Mon corps le connaît, il est plein de souvenirs de lui, de mots, de gestes, de goûts, de temps qui s'écoule trop vite, de cris de colère, de pleurs. Il me dit ne se souvenir de rien et quelque chose se fendille sur son visage, dans ses yeux-cailloux. Ses longs bras recouvrent mon dos et son menton se niche sur mon épaule nue. Nous laissons la parole aux eaux du fleuve.

L'espace entre nous est trop dense pour que nos enveloppes se frôlent. Nous marchons dans une rue interminable vers les franges de la ville, visages éclairés par le rougeoiement des clopes. Mon ventre se serre encore mais la fumée me dénoue par bouffée. Il me guide en silence, comme s'il cherchait au plus profond de lui

une réponse ou une question. Il s'arrête devant une façade triste, sort une clé de sa poche et la tourne trois fois dans la serrure. À l'intérieur, l'odeur de poussière est dense, elle colle à la langue et au palais. Il est déjà en train de monter les escaliers éclairés par l'aube qui filtre à travers les fenêtres sales. Je le rejoins dans une chambre ratatinée sous la pente du toit. Sur le sol, des piles de livres forment une cité vacillante. Il se tient debout, dos à moi, dans la pâleur spectrale du matin. Après quelques instants de rigidité, il tend le bras pour saisir un carnet à la couverture noir mat. « Tout est là. » Je m'assieds sur le lit et ouvre le cahier au hasard. Je vois à sa moue qu'il aimerait que je commence par le début mais il garde le silence. Je vais et viens dans les quelques mois de sa vie jetés dans le papier.

Ses phrases s'accordent aux souvenirs que je conserve de ma tante, ceux qui datent de mon incubation : elle qui claque deux fois des doigts en l'air, qui transforme une carotte en micro et chante et rit, qui conduit vite et bien. Ses mots aussi, ici inscrits mais déjà entendus. Je traverse leur histoire, lis l'amour croître à déchirer puis flétrir et contaminer tout. La confiance partir en flammes et la bienveillance en fumée. Les étapes franchies à toute vitesse malgré la peur. Le repli sur la douleur, le dialogue comme champ de bataille.

Il n'est plus là, moi non plus. Mon corps se remplit de passé. Les vestiges de ma tante enflent et m'écrasent dans un recoin d'où j'assiste à peine à la suite. Ce n'est pas moi qui me lève du lit défait pour descendre l'escalier vers l'odeur de café et de pains perdus. Ce n'est pas mon cœur qui se débride et mon ventre qui brûle. Ce ne sont pas mes bras qui se serrent autour de sa taille avant de le retourner. Ce n'est pas ma bouche ouverte qui l'embrasse, frémissante au seul bruissement de sa respiration soudain hachée. « Arrête, s'il te plaît. » A-t-il parlé ? Ou moi ? Ou elle ? Je recule, gênée, échauffée, détourne la tête. Le café noircit les tasses. Le déjeuner s'étale entre nous.

Ils portaient leurs futurs comme des fardeaux en équilibre instable qui finirent par leur tomber dessus et les disloquer. Tout était mélangé, aucun des deux n'a pu ramasser les morceaux, et encore moins aider l'autre à recoller ses débris. Il a tenté de saisir ces éclats d'elle, de les remettre ensemble, de trouver l'agencement juste pour édifier du commun. Le résultat était à chaque fois plus instable, le fracas plus monstrueux. Pourtant, il a encore essayé, certain que demain ils se retrouveraient, que dans une semaine leurs plaies seraient léchées, que dans un an ils auraient relevé le soleil. Qu'ils pourraient bricoler assez pour tenir jusqu'à ce qu'elle me donne son corps. C'est ça qu'il n'a pas pu garder, pas la colère qui s'appivoise à force de lui parler, qui se détourne et finalement se raisonne, pas la tristesse, les larmes essuyées, le sel qui sèche, s'effrite et laisse place à de nouveaux sourires, mais l'espoir qui dégorge sans cesse. Ça lui rongeaient l'intérieur et elle étouffait un peu plus à chaque tentative. Trop lâche pour vivre avec, il a tout effacé. Elle a pris un chemin encore plus raide : la décorporation. Ils ont tout brisé avant de fuir. J'abrite leurs décombres.

Je l'ai supplié. Il a cédé. Tout s'est passé très vite, sans cérémonie, dans son salon aux canapés poussiéreux. Le disque dur est branché à ma nuque, les données passent. Dehors, une simple mise à jour. Dedans, je prends la foudre. Tout est là : la durée réduite à un bloc ultra-dense, l'intensité de leurs liens compactée en un influx. D'un seul tenant se déploie l'entremêlement des griffes, des crocs, des langues, des peaux, des os, les lèvres qui se pincent au lieu de s'ouvrir, le manque de souffle, les mots qui se recouvrent, les visages froids et les corps en sueur. J'encaisse le désir, le manque, l'amour, la peur, la colère et l'espoir. Je me recroqueville loin, ensevelie. C'est à peine si j'entends ses paroles compatissantes, cette histoire n'est plus la sienne. Combien de temps dure le transfert ? Aucune idée. Le salon finit par refaire

surface. Je me lève et débranche le câblage, prends ma veste, passe la porte.

La mémoire en palimpseste, je traverse la ville. Partout, des miettes de souvenirs ponctuent l'espace et s'agrègent en boules d'émotions qui me plombent le ventre. Ma gorge pique. Je trouve refuge dans la douceur de ma couette.

Les jours dérivent. Je continue de vivre dans un monde fractionné entre ici et là, mais les superpositions se lissent petit à petit. Et si je me laisse encore surprendre par la violence de certains surgissements, j'ai apprivoisé les autres. Mes itinéraires se sont légèrement modifiés pour éviter les échardes. Je le vois parfois, par hasard ou par envie, souvent par souvenir.

Les mois passent toujours. Quelque fois, je trouve un fragment égaré que je range avec les autres. Les années aplanissent tout. Ils n'existent plus. Il n'y a plus que moi dans ce corps que je remplis jour après jour.

Il n'y a que moi dans mon corps.



Dorian Ysch est né en 1990 et vit à Liège. Dorian lit, souvent, et écrit, parfois. Le reste du temps, il lance des frisbees.

UNE COMBINAISON D'EXCEPTION

Z 352 ne décolère pas. Il sait que la colère est sévèrement réprimée si elle est détectée, que seules les pensées positives sont autorisées à diffuser. Mais il ne peut pas s'en empêcher. Il souffre depuis tant d'années. Un défaut dans sa conception. Un parmi d'autres. Il est né biaisé et il est trop tard, lui a-t-on dit, pour apporter des correctifs.

Pour éviter que sa mauvaise humeur ne soit repérée, Z 352 s'est réfugié dans un caisson étanche sous la rivière du Griffon. Avec le bruit de la cascade proche, ses ondes ne seront pas captées et personne ne viendra l'y déloger. Il aura tout le temps de ressasser les étapes de sa procréation et chercher encore et encore ce qui a dérapé. Combien de fois l'a-t-il déjà fait ? Combien de fois n'y a-t-il trouvé aucun soulagement ?

Ses parents l'incitent à dépasser sa déconvenue et répètent en boucle qu'ils ont cru bien agir en complétant leurs cellules souches avec les neurones les plus perfectionnés. Ils y ont investi leur patrimoine. Ils avaient hérité d'une forêt, un bien rare qu'ils ont vendu pour miser sur leur progéniture dans l'espoir qu'elle réalise ce qu'ils ont eux-mêmes raté.

Le père était la risée des autres enfants en culture physique. Malingre, empoté, craintif, incapable de grimper à une corde ou de lancer un poids. Quant à la mère, dès son plus jeune âge elle était myope, dyslexique et hermétique à toute question scientifique. Ils couvraient de honte leurs propres parents. Ils espéraient que leur fils rachète leurs faiblesses et les valorise auprès de leur communauté.

Ils sont allés jusqu'en Arctique consulter le sanctuaire international le plus réputé où sont entreposés à moins cinquante degrés

des milliards d'échantillons de tous les continents. Ils se sont longuement entretenus avec le conservateur, un Norvégien centenaire aux mains palmées et aux yeux à facettes, avant de se décider.

Z 352 s'est renseigné, aucun problème de décongélation n'a été signalé au moment de la visite de ses parents. Les cellules souches et les neurones sélectionnés présentaient un excellent état de conservation. De plus le Norvégien a fourni la combinaison souhaitée, une combinaison exceptionnelle, apte à produire un être aux capacités physiques et mentales décuplées.

Une erreur serait-elle survenue au moment du mélange ? Le conservateur se serait-il trompé en associant les échantillons choisis ? Ne s'en serait-il pas aperçu en dépit de sa vision à deux cent quarante degrés ? Il suffit d'une cellule souche ou d'un neurone légèrement décalé pour tout perturber. C'est une hypothèse à considérer, mais le vieil homme refusera de l'admettre.

Ses géniteurs auraient dû se contenter de la banque locale. Certes, elle est moins bien approvisionnée mais les parents de son ami P 267 y ont eu recours sans engendrer de problèmes. Leur fils mène une vie normale, celle dont Z 352 ne profitera jamais. Á vouloir trop bien faire, se dit-il, en lissant quelques plumes sur son épaule gauche...

Les échantillons ne présentaient aucun défaut apparent, lui ont assuré ses parents, toujours prompts à se justifier. Seraient-ils gagnés par des remords ? Ils avaient acheté les neurones les plus récents pour éviter une dégradation éventuelle liée à la période de stockage, lui ont-ils expliqué. Chaque groupe de neurones répondait correctement aux incitations des électrodes implantées. Le Norvégien a passé un long moment à les examiner avant de les associer.

Où réside alors le problème ? Car problème il y a, impossible de l'ignorer, se répète Z 352 en soufflant bruyamment à travers ses naseaux. Se logerait-il dans l'association envisagée ? N'aurait-elle

pas été suffisamment testée au préalable ? Serait-il le premier à en avoir été gratifié ? Il n'en serait pas surpris. Comment peut-on combiner l'acuité visuelle d'un aigle, la puissance d'un taureau, la souplesse d'un chimpanzé, l'ingéniosité d'une abeille et l'intelligence d'un prix Nobel de chimie sans prendre de risque inconsidéré ?

Son père et sa mère s'étaient extasiés à ses premiers vagissements. Ils avaient invité les grands-parents, les oncles, les tantes et les cousins à venir l'admirer. Puis ils ont déchanté. Leur fils a été écarté des fêtes familiales. La solitude lui pèse tellement.

Pourquoi ses parents n'ont-ils pas pensé à lui injecter des cellules provenant de leurs ancêtres ? Certains ne manquaient pourtant pas d'attrait. L'arrière-grand-père brésilien, par exemple, celui qui pose en maillot de bain sur la photo du hall de la maison familiale. Il plongeait du haut des falaises et nageait comme un poisson. Z 352 aurait tant aimé lui ressembler. Au lieu de cela, il grimpe aux arbres, et ne se sent apaisé que lorsqu'il en atteint la cime. Sur terre, il rampe. La position debout lui est insupportable. Ses jambes refusent de s'étirer complètement et son cœur ne cesse de tambouriner malgré les séances de Tai Chi Chuan auxquelles sa mère l'a inscrit. Il y a renoncé. À quoi bon ?

Une alternative aurait été la grand-tante maternelle, celle dont le portrait trône sur le lave-vaisselle entre le bac à compost et les flacons de légumes déshydratés. Une cantatrice. Elle possédait une impressionnante tessiture. Sa voix mélodieuse parcourait plus de quatre octaves sans faillir et interprétait avec brio les partitions d'opéra les plus exigeantes. Z 352 y aurait gagné un élargissement de son registre vocal car les sons qu'il émet se cantonnent désespérément aux aigus et déclenchent des grimaces chez ses interlocuteurs les rares fois où ils tentent de l'écouter.

Même le grand-oncle paternel aurait fait l'affaire, malgré sa petite taille, ses yeux rougeoyants, ses propos à l'emporte-pièce et son goût immodéré pour les night-clubs et les personnes de son sexe.

Aucune photo de lui ne figure dans l'album familial, mais son dernier compagnon s'est chargé d'en perpétuer la mémoire en installant sur sa tombe un code électronique qui, une fois activé, restitue ses moments les plus marquants. Il a été trucidé par un de ses amants à l'issue d'une nuit délirante. Une vie courte et flamboyante. Il avait beaucoup de charme alors que tous, quel que soit leur sexe, répriment un hoquet de dégoût en croisant les yeux globuleux de Z 352.

Mais ses géniteurs ont estimé que leurs aïeux, issus d'un vingt-et-unième siècle batailleur, venaient d'une autre ère, une ère périmée. Il fallait se projeter dans le futur et ne pas propager les égarements du siècle précédent. C'est pourquoi ils ont fait insérer des gènes d'exception sur leurs chromosomes familiaux. Ils nourrissaient une si grande ambition pour leur rejeton. H 24 le lui a confié un jour où Z 352 s'est attaché à la balançoire du parc communal pour résister à l'appel des chênes et rester à ses côtés.

H 24 est plus âgée que lui. Elle a bénéficié d'un programme de neuro-esthétique. Ses parents ont été bien inspirés. Elle est sublime. Ses formes sont remarquablement proportionnées, sa peau reflète les couleurs de l'arc-en-ciel, sa tête est surmontée de fins tentacules dorés et elle ne cesse de sourire. De quoi ravir les équipes de surveillance. Jamais elle n'a été interpellée pour défaut de bonne humeur. De plus elle a développé un don extraordinaire pour la musique. Elle écrit spontanément des sonates et des concertos qu'elle interprète à la harpe ou au piano.

Comment pourrait-il jouer d'un quelconque instrument alors que ses extrémités s'apparentent plus à des serres qu'à des doigts ? Des serres poilues de surcroît. Si un jour il peut participer à un programme de reproduction, quoiqu'il en doute fort, il voudrait que ses meilleures cellules soient combinées avec celles de H 24, si elle l'accepte, ce qui n'est pas assuré, malgré sa prévenance, et si le Conseil de la Postérité entérine leur demande, ce qui n'est pas non plus évident.

Cependant il n'en est pas là. Ce qui lui importe en premier lieu, c'est de comprendre où son programme a foiré. Si posséder quatre bras représente un avantage pour escalader les arbres ou transporter des bagages, ça l'exclut des compétitions de tennis et de ping-pong pour spécificité non répertoriée, alors que ses parents souhaitaient en faire un champion.

Malgré leur déception, ils tentent de lui démontrer qu'il y a plus affligé que lui. B 68, par exemple, né sans épiderme, dont l'existence est réduite à un bassin rempli d'huile de foie de morue, ou Z 517, dépourvu d'yeux et d'oreilles, qui ne capte le monde extérieur qu'à travers un orifice en forme de conque, ou encore P 619, dont les tentacules démesurés ne cessent de s'agiter et l'empêchent de se reposer. Mais Z 352 demeure insensible à leurs arguments. Les problèmes rencontrés par les autres n'enlèvent rien à son propre tourment.

Certains membres de la communauté lui ont suggéré de s'enquérir du substrat utilisé lors de l'élevage de ses cellules souches et de ses neurones. Aurait-il été insuffisamment mixé et hydraté ? Z 352 s'en est informé. On lui a répondu que le mélange était conforme à un modèle standardisé pour le genre de combinaison dont il a été doté. À savoir, du papier désagréé d'ouvrages du prix Nobel de chimie, de la gelée royale, des cellules de gosier de rapaces et des bactéries fécales de bovidés auxquels ont été ajoutées quatre pincées de ras el-hanout, un déclencheur dont l'efficacité a été largement documentée. De plus le mode d'emploi habituel a été scrupuleusement suivi. Un substrat réputé de haute qualité pour conférer à chaque cellule le maximum de sa puissance.

La puissance, en l'occurrence, il s'en serait bien passé. Il aurait préféré une décoction de photographies de Marilyn Monroe et de partitions des valse de Chopin comme pour H 24. Mais dans l'état embryonnaire où il était, il n'a pas été consulté, grommèle-t-il en tapant rageusement son sabot contre la paroi du caisson étanche. Les formules chimiques les plus incongrues lui

ballonnent les intestins, là où se concentrent ses neurones les plus performants, et il se sent incapable d'en arrêter les va-et-vient incessants. Encore un choix de ses parents. Ils s'étaient fiés aux études les plus récentes sur le développement de l'intelligence et ces études certifiaient que le génie ne se développait pas dans le cerveau, contrairement aux idées véhiculées jusqu'au milieu du vingt-et-unième siècle, mais dans le ventre.

Le cerveau serait en revanche le siège des obsessions. Or, Z 352 le reconnaît volontiers, une pensée le taraude, plantée profond entre ses yeux à facettes, les mêmes que ceux du vieux Norvégien. Il n'en a pas encore fait le tour et il ne sortira pas de sa cachette tant qu'il ne trouvera pas de quoi calmer les contrariétés qu'elle lui provoque. Pourquoi ses parents ne l'ont-ils pas éliminé dès qu'ils se sont aperçus de l'ampleur du désastre ? Ont-ils un seul moment imaginé qu'ils pourraient y remédier ? Si encore, il avait des compagnons aussi défavorisés que lui ! Mais aucun n'atteint le degré de désespoir qui le ronge.

Outre la solitude dans laquelle l'a plongé le dérapage initial, il déplore un autre désavantage tout aussi éprouvant. Aucun clone ne lui a été octroyé pour le remplacer lorsqu'il dort ou souhaite se reposer, ce qui ajoute à sa fatigue et limite ses contributions aux activités de la communauté.

Récemment, Y 68 lui a fait une confidence qui a redoublé son agacement. Lui non plus n'a pas été bien servi mais pas au point de se cacher. Il a développé la pilosité d'un bison sur la peau à écailles d'un cobra. Tous les traitements dépilatoires auxquels il se soumet le font terriblement souffrir mais lui permettent d'être mieux intégré et de collecter des renseignements que Z 352 serait bien en peine d'obtenir.

Y 68 a ainsi appris que l'opérateur qui officie à la transplantation des cellules élevées en culture dans le sanctuaire international de l'Arctique se shoote régulièrement aux déchets de plastique irradié, une drogue bien plus puissante que celles du vingt-et-

unième siècle pour voyager à travers les mondes subliminaux. Pourquoi le Norvégien ne l'a-t-il pas surveillé ? L'opérateur devrait s'y adonner après les opérations, pas avant ! Quelle malchance !

Dans le caisson étanche, la température monte et Z 352 frôle la suffocation. Il secoue désespérément ses antennes lorsque, soudain, une fulgurance lui traverse le corps et va se planter dans ses intestins. Ses naseaux frémissent. Les facettes de ses yeux scintillent, ses serres se détendent. Il sait ce qu'il fera.

Il rejoindra le vieux conservateur dans son repère du grand nord, s'initiera aux arcanes de son métier, le secondera, puis le remplacera. Alors, enfin, il pourra proposer sa combinaison à d'autres géniteurs. Enfin, les êtres qui en seront issus formeront une nouvelle génération. Il sera leur guide. Et peut-être, alors, H 24 le rejoindra.



Viviane Mazzichi vit dans le Brabant wallon. Sa famille vient de France et d'Italie, celle de son mari d'Irlande et du Royaume-Uni. Elle a voyagé de la biologie à l'agriculture, de l'anthropologie à la politique sociale, de l'histoire de la médecine à la recherche. Depuis peu, elle explore les territoires de l'écriture. Sa nouvelle *Yorkshire Dales* a été publiée en 2023 dans la collection « Opuscules » des Éditions Lamiroy.



Les nouvelles distinguées



HÉRITAGES

LE BABIL DE LA MER

Était-ce lui qui contemplait le phare, ou l'inverse ? Qui sait ? Mais contemplation il y avait. Et dans son regard à lui, une évidente admiration. Car tel était le bâtiment : admirable. Robuste, fermement ancré, fier, rouge et blanc. Un phare comme on les imagine sur une côte rocailleuse giflée par les vagues. Celles-ci moussaient l'air baigné de soleil, et il devait poser sa main en visière pour n'être pas ébloui.

Qu'était-ce que ce phare ? Son héritage. Obscur et inattendu, mais certifié par acte notarié. D'un parent tout aussi obscur et inattendu, disparu depuis longtemps. On avait mené des recherches pendant plusieurs années. Et on était parvenu à lui. Il avait d'abord cru à une erreur, et en avait informé ledit notaire. Mais non, nulle erreur, arbre généalogique à l'appui. Et donc, voici les clés de votre bien, monsieur. L'adresse ? Eh bien, quelque part au bout du monde, tout droit, vous ne pouvez pas vous tromper. Et il ne s'était pas trompé, en effet, lui qui contemplait maintenant ce bien dont il serrait la clé dans sa poche.

Ce qu'il allait en faire ? Aucune idée. Pour le moment, il se laissait juste porter par l'onde de l'étonnement. Hériter d'un phare ne s'avère pas très commun, on en aurait l'imagination titillée pour moins que ça. Comme il avait du temps, il avait pris la décision de jouer le jeu de l'héritier, et de voir ce phare, pour rire. On rigole d'abord, on redeviendra sérieux après. Alors, on va le regarder de plus près, cet héritage ?

Il descendait un étroit sentier quand il aperçut une vieille femme venant en sens inverse, chargée d'un panier duquel dépassaient des algues. Il se déplaça sur le côté, afin de la laisser passer, lui adressant un bonjour discret lorsqu'elle parvint à sa hauteur. À ce moment, elle s'arrêta, comme si elle venait de constater

sa présence. Mais elle ne lui rendit pas son salut, elle le dévisagea, plutôt. Longtemps.

– Vous allez au phare? dit-elle brusquement.

– Euh... oui.

– C'est vous le nouveau gardien?

Décontenancé, il ne sut que répondre. S'il avait hérité du bâtiment, il n'avait jamais envisagé d'en recueillir également la garde. Du reste, il aurait été bien en peine d'en assurer le fonctionnement.

– Le nouveau... gardien? finit-il par balbutier. Non, non, je ne crois pas. J'ai juste hérité du phare. Un parent. Éloigné. Mais je ne suis pas le gardien.

– Un héritage? fit-elle.

– Oui, un héritage.

– Êtes-vous sûr que c'est bien ça, l'héritage en question?

– Euh... que voulez-vous dire?

Elle le fixa d'un regard pénétrant qui acheva de le mettre mal à l'aise.

– Eh bien, ce n'est peut-être pas ça, l'héritage. On croit hériter de quelque chose, et on hérite d'autre chose. Autre chose! Vous verrez. Autre chose.

Elle avait dit ces derniers mots en s'éloignant, reprenant l'ascension de cette sente étroite au bord de laquelle il demeurait ébaubi par l'étrange conversation. Qu'avait-elle voulu dire? Il n'y comprenait rien. Il secoua la tête, et poursuivit sa marche vers la petite tour blanc et rouge. Lorsqu'il ouvrit la porte, l'odeur de renfermé assaillit ses narines. À l'intérieur, complètement vide, ses pas renvoyaient un écho froid. Il gravit tous les escaliers jusqu'à se retrouver sur une étroite passerelle qui entourait la lampe, tout en haut. Il embrassait l'horizon, les mains appuyées sur la rambarde. Cela lui donnait des allures de roi du monde. Alors, il

voulut s'approcher de la mer, et sortit du bâtiment. Il avançait prudemment sur les rochers glissants. Il en trouva un assez plat, et s'y assit, pour réfléchir. À quelques mètres de lui, une mouette le regardait.

– Encore un qui ne fera pas long feu dans le phare, je vous le dis!

Il sursauta. La voix venait du côté de la mouette. Une petite voix aigrette, moqueuse. Elle le considérait toujours, immobile. Il soutenait son regard, les yeux plissés par le soleil et le scepticisme. On aurait vraiment cru qu'elle avait parlé, songeait-il. Mais comme c'était impossible, il se demanda qui avait prononcé ces mots. Car il avait bien entendu, cela ne faisait aucun doute. Soudain, il devina un mouvement à l'arrière-plan. Il aperçut alors deux gamins dans les rochers, probablement en train de jouer ou de pêcher. Les voilà, ceux qui avaient parlé! Il émit un rire bref, comme un soulagement. L'oiseau s'envola.

Le soir, à l'hôtel où il avait réservé une chambre, il conversa avec le responsable. Il apprit ainsi que, depuis très longtemps, les gardiens du phare disparaissaient sans explication.

– Le dernier, fit le patron, c'était il y a des années. Paraît que c'était le troisième. J'étais gamin. Là, le village a décidé qu'il ne fallait plus de gardien, on avait l'impression que c'était dangereux. De toute façon, le phare ne sert plus à rien. Et vous allez y rester? Je veux dire, vous allez vous installer ici?

– Je ne crois pas, non. Je suppose que je vais le vendre. Mais j'hésite. Ça pourrait faire un pied-à-terre à la mer. Ce serait original. Je suis architecte. Ce genre de bâtiment, on peut toujours en faire quelque chose de chouette.

L'aubergiste acquiesça à son tour, et la conversation s'enlisa dans le silence. Cette nuit-là, il dormit d'un sommeil agité. Il rêva de la mouette. Le lendemain, il voulut revoir l'endroit, car cette idée d'un point de chute sur la côte commençait à cheminer en lui. Il souhaitait évaluer le phare, en estimer les potentialités.

Il y passa une bonne partie de la matinée. Alors qu'il marchait sur la passerelle, au sommet, il entendit une conversation.

– Tiens, les gamins sont revenus, pensa-t-il. Il se pencha pour tâcher de les apercevoir, mais au lieu de gamins, il vit deux mouettes. N'était-ce l'impossibilité de la chose, il avait vraiment l'impression qu'elles bavardaient, même s'il se trouvait trop haut pour comprendre ce qui se disait.

– Ces enfants ont l'art de se cacher, se dit-il à lui-même. Et ma présence les intéresse. Je devrais peut-être les rencontrer ?

Il descendit, bien décidé à débusquer les deux farceurs qui jouaient à cache-cache avec lui. Mais il eut beau fouiller les environs, nulle trace d'eux. Par contre, il avait la conviction que la conversation se poursuivait. Il entendait qu'on parlait du phare, et du nouveau gardien, et qu'il allait partir, lui aussi. Toujours la même voix aigrelette. Alors, il appela.

– Ohé! les enfants! Montrez-vous, je sais que vous êtes là, je vous entends. Montrez-vous, je ne vais rien vous faire. Je veux juste vous rencontrer, vous dire bonjour.

Les deux mouettes le fixaient. L'une finit par se lever et agiter ses ailes. L'autre l'imita. Et lorsqu'elles s'envolèrent, il eut la nette sensation que l'une disait à l'autre :

– Il va comprendre, tu verras.

Il les regardait s'éloigner en se demandant s'il n'était pas devenu fou. Des mouettes parlantes! Certes, son métier, parfois, le stressait. Mais là, tout de même... Allez, rentre au village, mon vieux. Va manger et faire une sieste, ça ira mieux. Il avait prononcé ces mots à voix haute, ce qui accrut son sentiment de folie. Il riait tout haut en remontant le sentier.

Il dormit tout l'après-midi, et le soleil plongeait dans la mer quand il se délivra de sa prison de sommeil. Il ressentait le besoin de prendre l'air, de se dégourdir les jambes, et tout naturellement,

ses pas le ramenèrent au phare. Il avait manqué de prudence. La nuit tombait, et il aurait du mal à retrouver son chemin pour rentrer. En plus, il risquait de se blesser. Mais la force irrésistible de la curiosité l'avait mené là. Il voulait s'assurer que c'était bien une mouette qui avait parlé. Toutefois, quand il vit l'oiseau qui semblait l'attendre, il sursauta. La mouette, dans une attitude statuaire, le toisait. Et lui demeurait figé, incapable d'aller plus loin. La peur le disputait à l'envie de savoir. Mais comment savoir, justement ? Peut-être devait-il prendre l'initiative ? Briser la glace ?

– Bonsoir.

Il avait lâché le morceau. Il avait parlé à une mouette. Mais pas comme à un chien qui vient vous renifler la main pendant votre promenade, et à qui vous lancez joyeusement « Hé ! salut, mon vieux. T'es un gentil, toi, t'as pas peur », en regardant le maître avec sympathie. Non, il avait adressé la parole au volatile comme à la vieille femme, la veille. Comme à une humaine. La mouette ne répondit pas.

– Évidemment, songea-t-il. Qu'est-ce que je crois ? Je suis débile. Allez, ça suffit, je rentre.

– Bonsoir.

La voix. Aigrette. La mouette. Nul doute, maintenant.

– Bonsoir et bienvenue.

Oui, vraiment, la mouette. Le bec avait bougé, le son en sortait. Nul doute.

– Vous êtes le nouveau gardien ?

Nul doute. La tête lui tournait, il vacillait légèrement.

– Vous êtes l'héritier ?

Après un temps, il murmura :

– Comment est-ce possible ?

– Oui, vous êtes l'héritier, c'est évident.

– Le phare? fit-il, perplexe.

– Le phare n'est pas important. Ce n'est pas lui le véritable héritage. La vieille vous l'a dit, le véritable héritage est ailleurs.

– Qui est cette femme?

– Celle par qui tout a commencé, il y a de cela des siècles. Celle à qui la mer a fait le don.

– Quel don?

– Le don de l'entendre.

– Mais entendre quoi?

– Le babil de la mer!

– Qu'est-ce que c'est?

– Si vous m'entendez, c'est que vous entendez le babil de la mer. La vieille a reçu ce don il y a une éternité. Puis, elle a eu un enfant, et elle lui a transmis ce pouvoir. Et cet enfant a eu un enfant à son tour, et le don s'est transmis. Jusqu'à vous. Alors, vous me comprenez. Et vous les comprendrez eux aussi, vous les comprendrez tous!

Disant cela, elle avait tourné la tête vers le large.

– Regardez, ils vous attendent.

Il ne vit d'abord rien. Puis, il perçut un changement dans la luminosité de l'eau. Elle semblait s'éclairer de l'intérieur, comme sous l'effet de lampes sous-marines.

– Allez-y.

Il ne comprenait pas.

– Descendez!

Comme hypnotisé, il avança vers la mer. Les lumières, maintenant, chatoyaient dans les vagues, innombrables. Malgré le ressac,

il percevait un murmure. Il s'immobilisa. Un pas de plus et il entra dans l'eau.

– N'ayez pas peur.

Il hasarda un pied sous la surface, et sentit un contact lisse, plat, comme une marche : un escalier l'attendait. Il descendit. Lorsqu'il fut immergé jusqu'au menton, il paniqua, et se tourna vers la mouette.

– Ne craignez rien. La mer n'emporte pas ceux qui entendent son babil, elle les accueille. Venez avec moi.

Et elle plongea résolument dans les flots. La nuit, opaque, avait couvert cette partie-ci du monde. Mais les lueurs sous-marines éclairaient tout. Il osa le pas en avant qui le ferait passer sous l'eau. Il osa le suivant. Et celui d'après. Et le voici poursuivant sa descente sur cet escalier qui se déroulait vers une féerie lumineuse. Soudain, il s'arrêta.

– Je respire ! pensa-t-il. Je suis sous l'eau et je respire.

Brusquement, la réalité prit forme autour de lui. D'abord, les sons, les voix. Une foule semblait se tenir non loin. Puis, un décor. Une ville se dessinait. Il en voyait les rues, les façades. Il distinguait les habitants, poissons, crustacés, toute la faune sous-marine foisonnant sous la houle. À son grand étonnement, il les entendait, il comprenait leurs conversations. Ceux-là jasaient à son passage, le désignant d'une nageoire. Ceux-ci se taisaient à son approche, levant vers lui un regard curieux. Une étoile de mer parlait à un oursin installé sur un balcon. Un banc de sardines passa en trombe à côté de lui, le frôla de ses exclamations : « Garez-vous ! Garez-vous ! ». Et toutes ces conversations, tous ces parlars emplissaient la mer et la faisaient résonner de leur multitude. Alors, il comprit ce que voulait dire « entendre le babil de la mer ».

Sur un lampadaire, la mouette s'était posée et lui souriait de ses yeux malicieux. Il l'entendait presque penser « Vous voyez ?

Je vous l'avais bien dit!». Il leva les épaules, écartant les mains, de l'air de celui qui comprend sans comprendre. De celui qui découvre un monde insoupçonné, bien tapi derrière le lourd rideau de la réalité. Entre-temps, il avait repris sa descente. Il ne faisait pas attention à ses pieds, et heurta un objet dur. Il s'agissait d'un bernard-l'hermite qui n'appréciait pas cette bousculade et le lui fit comprendre.

– Je suis désolé, je ne vous avais pas vu, lui répondit-il.

Mais l'autre avait déjà trébuché sa coquille ailleurs, loin des distractions. Il continua, et parvint à une petite place, au centre de laquelle un gigantesque corail faisait office de platane. Pour un peu, il aurait entendu les cigales. Là, au pied de cet arbre, une table. Autour d'elle, assis, deux hommes et une femme semblaient attendre, les bras croisés, silencieux. À son arrivée, ils tournèrent tous les trois la tête, et lorsqu'ils le virent, ils le hélèrent à grands signes.

– Ah! vous voilà, dit l'un.

– Nous allons enfin pouvoir commencer, dit la femme.

– Ce n'est pas trop tôt, conclut le troisième, qui se penchait sur la table et se saisissait d'un paquet de cartes qu'il se mit à battre.

– Asseyez-vous, firent-ils en chœur.

Une chaise libre, en effet, l'invitait. Il s'y installa, ignorant ce qu'on souhaitait de lui. Les autres perçurent son embarras.

– Les règles sont très simples, dit le premier.

– On va jouer un tour pour du beurre, vous allez vite comprendre, affirma la deuxième.

– Commandez-vous quelque chose à boire, c'est ma tournée, conclut le troisième en désignant, du menton, le bâtiment devant lequel ils se tenaient assis.

Il identifia alors un café, des plus ordinaires, dont la table qu'il venait de rejoindre formait l'avant-garde de la terrasse. D'autres

clients se faisaient servir. La façade, ouverte d'une large vitrine, supportait une enseigne aux couleurs vives : « Le café de la mer ». À l'intérieur, il put distinguer le comptoir, et juste derrière, l'alignement typique de bouteilles et de verres miroitants. Là, tout affairée à la brillance d'une carafe propre, la vieille lui souriait, accueillante. Il approcha lentement, et sans qu'il dût prononcer un mot, elle remplit un verre. Il désigna la table des joueurs, il allait parler quand elle l'interrompit :

– Je sais, la table des gardiens.

– Les gardiens ?

Elle fit un geste vers le haut, vers la surface.

– Bien sûr, les gardiens, murmura-t-il.

Il prit sa boisson, et rejoignit la terrasse. Autour de lui, le babil de la mer avait gagné en ampleur. Il s'y sentait totalement immergé. Il posa son verre sur la table, puis, encore debout, retroussa ses manches.

– On va en avoir pour un bout de temps, si je comprends bien. Méfiez-vous, je suis redoutable aux cartes.



Manu De Wit est né à Bruxelles en 1968. De qui a-t-il hérité son goût pour l'écriture ? Nul ne le sait. Quoi qu'il en soit, il a envie de raconter des histoires, sans aucun doute. Alors, il écrit. Des nouvelles, des romans, des poèmes, des haïkus, de la pub. On y trouve souvent de l'humour, on y devine l'amour de la langue. Une langue qu'il défend aussi à travers la déclamation.

DE SANG ET D'OS

Ce matin-là, Amur nous avait envoyés en mission, mes frères et moi.

Cela ne me plaisait guère. Mon esprit aventureux était avide d'escapades lointaines mais ma raison me dictait de me méfier de mes frères, deux gamins insoucians. Avant de partir, je voulais parler à ma mère. Elle seule pourrait persuader Amur de désigner des garçons plus futés. Pour mon malheur, elle était occupée à ensevelir une des aînées du village. Elle avait couché la morte sur un tapis d'herbes fraîches et s'appliquait à lui peindre le visage avec de la teinture ocre. La troubler m'aurait paru un sacrilège.

Amur nous avait donné des instructions précises : longer la rivière, entrer dans la forêt et là, marcher en suivant la direction du soleil pour arriver sur un plateau où, en contrebas, nous verrions une autre rivière, le but de notre voyage. Il nous remit un morceau de viande séchée, me gratifia d'une vigoureuse accolade et s'en retourna à ses activités.

Naw et Cawn semblaient d'humeur joyeuse. Ils voulurent se mesurer à la course et m'entraîner dans une folle galopade.

« Pas question, dis-je, la route sera longue, nous manquons d'exercice et nous devons économiser nos efforts. »

Naw se moqua de moi. J'étais sa jumelle, pas sa mère. Cependant, Amur nous avait recommandé de rester groupés. Bon gré, mal gré, ils adaptèrent leur marche à la mienne. L'hivernage m'avait pesé et je prenais plaisir à offrir mon corps aux tièdes rayons du soleil. Je trottais en tête et mes frères suivaient en jaspinant, insensibles à la magie de la nature qui se réveillait et explosait de couleurs crues.

La fraîcheur de la forêt éteignit ma joie et une crainte sourde m'envahit. Sous les feuilles mortes de l'hiver passé, je percevais

un bruissement de vies invisibles et j'éprouvais le pressentiment étrange qu'une main allait jaillir de terre pour m'entraîner dans un monde inconnu. Mes frères semblaient aussi mal à l'aise, pressés de fuir l'enfermement de la forêt. Leur excitation du départ s'était muée en une diligence silencieuse. Le soleil avait déjà dépassé le zénith. Le cri d'une bête à l'agonie nous fit tressaillir. À l'approche de la lisière, je sentis mes muscles se relâcher et mes frères poussèrent un cri perçant pour libérer leurs tensions.

Puis je la vis, la rivière, nerveuse, parsemée de pierres lisses et rondes sur lesquelles l'eau venait buter avec fracas. Sur ses rives, nous devions trouver des galets de quartzite destinés à la reconstitution de notre stock de pointes de flèches. Une pente douce et moussue nous y menait et mes frères ne résistèrent pas à l'envie sauvage de la dévaler en roulant sur eux-mêmes. Ils prenaient de la vitesse et je crus qu'ils allaient tomber dans l'eau.

Il me fallut un certain temps pour remarquer les huit individus qui se fondaient dans le paysage, immobiles. Ils se tenaient au bord de la rivière, armés de lances. L'un d'eux se mit à courir dans ma direction. Il fallait fuir. J'entendis, trop tard, un bruit de sabots. Un cerf, les flancs en sang, fonçait sur moi.

Nous devons nous méfier à la période du brame, quand les cerfs cherchent à impressionner les femelles. Les évincés, frustrés, pouvaient nous attaquer. Après l'hiver, le risque était moindre. Les mâles vivaient entre eux, en hardes. Celui-ci avait déjà perdu les bois de l'année précédente. Sans doute un vieux chef, chassé par un jeune ambitieux.

Je n'eus guère le temps de réfléchir ; des mains puissantes me cueillirent à la taille par derrière, un bras glissa sous mes épaules et l'autre sous mes genoux. D'une foulée ample et souple, un homme m'avait écartée de la trajectoire de la bête lancée au galop. Il courait et ne semblait pas incommodé par mon poids ; il m'éloignait de mes frères et de mon village. Ma position recroquevillée, certes inconfortable, me permit de voir, de façon saccadée, mes frères

qui se redressaient, étourdis de leur descente et abasourdis par l'in vraisemblable métamorphose de leur sœur en animal. Je voulus hurler pour signaler ma présence, mais aucun son ne sortit de ma gorge. Je me retrouvais prisonnière dans l'étau des bras de l'homme, la poitrine écrasée contre son cœur.

Les compagnons de mon sauveur devaient couvrir sa fuite et mes frères, ces couards, ne se sentiraient pas de taille à les affronter. Le cerf, dont les blessures semblaient superficielles, s'était arrêté, bloqué par la rivière. Mes frères, munis d'un simple bâton, s'apprêtaient à détalier lorsque Naw m'aperçut et me montra du doigt. Mon ravisseur avait atteint la forêt et les arbres firent écran à la scène qui se jouait.

Le jeune homme qui me portait me paraissait immense et dégageait une odeur forte. La peau de son visage allongé, presque aussi noire que ses cheveux, contrastait avec ses yeux bleus qui me fixaient par éclairs afin de s'assurer de ma docilité. À l'intérieur, je bouillonnais, je pestais de m'être laissé distraire par les bêtises de mes frères, de me retrouver à la merci d'un être repoussant.

Soudain, une clameur victorieuse retentit, célébrant sans doute une mise à mort. Mon ravisseur, à peine essoufflé, me posa aussitôt à terre et, me prenant par le bras, m'entraîna à sa suite. Mes poumons libérés, je pouvais enfin le supplier de me laisser rejoindre les miens. Il me répondit dans un grommellement rocailleux. Devant mon air interloqué, il s'arrêta et m'obligea à le regarder dans les yeux. Sans desserrer son étreinte, il posa sa main libre sur sa poitrine et me dit : « Foumban » en inclinant la tête. Je voyais dans cette présentation le signe qu'il comptait me laisser la vie sauve, du moins pour un temps. Mes frères bénéficieraient-ils de la même chance ? L'incertitude me rongea.

Un ruisselet nonchalant glougloutait à nos pieds. Foumban me força à m'asseoir et me proposa de la viande froide. Tant qu'il semblait bien disposé à mon égard, mieux valait en profiter et accepter.

Il me regardait à la dérobée, tout en dévorant son repas frugal. Mon visage rond, mes cheveux châtain et mes yeux bruns semblaient l'intriguer ; mon corps pâle, dissimulé par des vêtements lâches, échappait à son examen. Moi, je le défiais du regard pour masquer l'effroi qu'il m'inspirait.

Ensuite, il recommença à me tirer. Je lui opposais toute la résistance dont j'étais capable : je bandais mes cuisses, je butais contre les racines noueuses et je traînais les pieds. Une douleur lancinante à l'épaule me fit capituler. Le soleil flamboyant s'effaçait lorsque notre équipée s'acheva dans un village niché au pied d'une montagne, au bord d'un torrent.

À cette heure, j'aurais dû me trouver chez moi. J'imaginai le désespoir de ma mère si personne n'était revenu. Ou sa fureur si mes frères s'étaient présentés sains et saufs en m'ayant abandonnée. La colère d'Amur s'ils étaient rentrés bredouilles, en revanche, je m'en moquais.

Une quarantaine de personnes s'étaient réunies autour d'un feu qui éclairait leurs corps sombres et élancés. Des enfants jouaient, des jeunes discutaient avec animation. Seuls les vieux demeureraient assis et réchauffaient leurs os.

À notre approche, les conversations cessèrent. On n'entendit plus que le crépitement des braises. Les enfants allèrent se cacher derrière leurs mères. Les filles de mon âge me toisaient ; les garçons ricanaient. Un des anciens apostropha Foumban avec rudesse ; il s'ensuivit une conversation dont le ton hargneux me surprit. Dans mon village, les jeunes courbent l'échine devant les plus âgés. Le vieux cracha sur le sol en signe de mépris, la lippe pendante, le visage contracté de colère. Foumban semblait dans le même état d'esprit. Il me jeta un coup d'œil tellement furieux que mes craintes s'exacerbèrent.

Je me remémorais la cérémonie à laquelle j'avais assisté la veille. Sous le regard de la communauté, Amur avait mangé la cervelle

de la morte et sucé sa moelle. Depuis la nuit des temps, les anciens s'emparent ainsi de l'esprit des défunts et s'en trouvent ragaille-dis. Depuis mon enlèvement, je vivais dans la peur qu'on me tue avec la même intention.

Le retour triomphal des chasseurs et chasseresses portant la dépouille du cerf saigné et éviscéré éclipsa ma venue. Mes frères avaient dû s'échapper. Un mélange de soulagement et de tristesse me submergea. Pour une fois, leur présence à mes côtés m'aurait réconfortée.

Un parfum d'allégresse flottait dans l'air. Des familles fêtaient leurs retrouvailles. Des enfants se perchaient dans les bras des chasseresses. Les garçons célibataires se voyaient entourés d'un essaim papillonnant de filles. Foumban, assis à mes côtés, n'échappait pas à cette pressante sollicitude. Deux de ces belles vinrent lui présenter des morceaux de viande juteuse. Il les chassa d'un revers de main. Elles me regardèrent d'un air mauvais, sans bouger. J'admirais malgré moi leur habileté de couturières. Leurs vêtements épousaient la forme de leurs corps et je me sentais misérable dans le sac qui m'enveloppait. J'aurais aimé les amadouer par un petit sourire. Il se transforma en un rictus qui déclencha leur fureur. Elles voulurent me frapper. Alors, Foumban leur parla avec sécheresse et, à ma grande satisfaction, elles déguerpirent.

Après le repas, la fatigue commençait à alourdir mes paupières lorsqu'un bruit modulé, aigu mais agréable, se fit entendre. L'un des chasseurs soufflait dans un objet long et fin, percé de trous alignés qu'il bouchait tour à tour en rythme. Je contemplais le feu, le regard vague. Des flammes dansantes, un visage surgit, celui de ma mère. Elle m'envoyait un signe : ma place se trouvait ici, à l'abri des assiduités d'Amur, dont l'haleine fétide me révulsait. Foumban se leva en me tenant la main. Il me souleva de terre comme le matin, sous le regard médusé de l'assemblée, et s'éloigna. J'étais tétanisée.

Dans son village, comme dans le mien, plusieurs familles partageaient le même logement. Les enfants naissaient, les hommes et

les femmes vivaient, dormaient et mouraient sans la moindre intimité. Foumban, chef du village depuis le décès de son père, habitait seul. Je compris alors pourquoi les autres filles le convoitaient. Il me le confia plus tard : il ne supportait plus leur harcèlement. Il m'avait sauvée de l'attaque du cerf sans la moindre préméditation, n'écoulant que son instinct de défense d'un autre humain.

Foumban portait deux colliers constitués de dents suspendues à un fil. Il en détacha un et, d'un air grave et solennel, me le passa autour du cou. D'une main ferme, il me plaqua contre lui pour calmer les tremblements de mon corps. Ce qu'il m'apprit par la suite, cette nuit-là, dépassa tout ce que j'avais pu imaginer.

Ma venue divisa le village.

La première surprise passée, les amis de Foumban m'adoptèrent sans réserve. Certains garçons avaient trouvé leur compagne dans d'autres villages où ils avaient laissé leurs sœurs. Ils n'étaient donc pas choqués que Foumban ait choisi une étrangère ; ils furent séduits par ma force et mon habileté. Leurs femmes contribuèrent à mon apprentissage de la langue et devinrent mes amies.

Les grands-mères, deux vieilles ratatinées, étaient chargées de la surveillance des petits pendant le travail de leurs parents. Elles virent en moi la croquemitaine idéale. Le village de Foumban comptait plus d'enfants que le mien. Sevrés plus tôt, ils y étaient libres de s'ébattre et de se chamailler. Ma peau blanche les terrorisait et pendant un temps, la punition suprême des vieilles consista à me les amener.

Les filles dédaignées par Foumban, naguère rivales, pactisèrent entre elles. Le feu de leur haine ne demandait qu'à être ranimé. Sans cesse, elles me dénigraient : j'étais bête et moche. Quand l'une d'elles nous accompagnait à la chasse, je craignais pour ma vie. Un accident, disaient-elles, est vite arrivé, surtout pour une demeurée. Foumban ne prêtait pas attention à ces menaces, du verbiage, selon lui. Je redoublais de vigilance mais mon air brave et vaillant peinait à dissimuler mes angoisses.

Les anciens, eux, ne décoléraient pas. Ils avaient chapitré Foumban parce qu'il avait tardé à prendre femme. Maintenant, ils l'incitaient à me répudier, avant que ne sorte de mon ventre un monstre qu'il aurait fallu sacrifier. Foumban ne les écoutait guère. Mon énergie et mon endurance au travail le comblaient.

Quelques lunes passèrent avant qu'il se rende compte de ma grossesse. Je n'avais pas osé lui avouer sa future paternité, craignant d'être chassée. Je le vis partagé entre l'émotion et l'anxiété. Et si les anciens avaient raison ? Son inquiétude grandissait en même temps que la taille de mon ventre. Il s'imaginait que j'allais accoucher d'un géant. Moi, je restais sereine. J'évitais de me déplacer trop loin du village et me chargeais le plus souvent du dépeçage des bêtes ou de la confection d'outils.

Dans mon village, ma mère procédait aux accouchements et elle m'avait initiée à leurs secrets. Le moment venu, une de mes amies, déjà mère de famille, vint me porter assistance. Le travail fut long et pénible. Dehors, Foumban s'impatiait. Un hurlement plus intense que les précédents l'attira à l'intérieur. Je venais de mettre au monde un petit gars tout noir, à la tête allongée et aux yeux bruns. Foumban admirait son fils sans me voir. Mes gémissements l'interpellèrent et il regarda mon ventre. Il comprit ce que je savais depuis longtemps : j'avais porté deux bébés. Le second arriva très vite, un peu plus petit et un peu plus clair. Foumban bondit de joie ; il était comblé... et moi épuisée.

Les mois suivants, mes petiots accaparèrent une bonne partie de mon temps. Dans mes rares moments de liberté, j'appris à confectionner les vêtements et devins vite experte.

Un matin, Foumban se réveilla avec de la fièvre. Cela me surprénait. Dans mon village, seuls les anciens étaient sujets aux infections. D'après ma mère, nos ancêtres avaient dû s'adapter à des conditions climatiques extrêmes pour survivre. Ils nous avaient transmis leur endurance qu'à mon tour, j'avais léguée à mes fils.

Je sortis à la recherche de bourgeons de peuplier pour le soulager. Depuis l'enfance, grâce à l'enseignement de ma mère, je connaissais les vertus des simples et l'art de leur cueillette. Un calme inhabituel régnait dans le village. Tout le monde était atteint du même mal que Foumban. Je mis mes rancœurs de côté pour soigner mes ennemis et après, on me respecta.

Foumban n'avait de cesse que je retourne à la chasse avec lui et que je confie mes petits aux grands-mères. Eux-mêmes trouvaient plus intéressant d'aller explorer le monde que de rester juchés sur mes hanches. Je me doutais des conséquences : je me retrouverais enceinte. Néanmoins, je n'imaginai pas porter à nouveau des jumeaux. En me voyant énorme, les gens le devinèrent et crurent y déceler une caractéristique de ma race !

Cette grossesse me fatigua et Foumban, pour m'occuper tout en me ménageant, m'apprit le dessin. Ce fut une découverte exaltante. Dans mon village, personne ne s'adonnait à l'art. Foumban me demanda pourquoi je m'obstinais à reproduire sans arrêt un cerf dépourvu de bois, beaucoup moins décoratif que l'animal au faite de sa gloire. Je lui répondis que je figurais le bouleversement de mon existence.

Mon accouchement se passa mal. J'offris à Foumban un troisième fils, copie pâle et courtaude des précédents, et une fille. Je crus que jamais je ne pourrais expulser sa grosse tête. Ces deux enfants me ressemblaient beaucoup et je ne pouvais m'empêcher de les cajoler davantage que les premiers. Je craignais déjà que leur singularité physique ne soit source de quolibets. Les enfants savent se montrer tellement féroces !

Mon lait se tarit et la fougue de Foumban se concrétisa une nouvelle fois. En secret, je cueillis de l'armoise afin de me débarrasser de mon fardeau. Avais-je eu affaire à une variété plus toxique ? Avais-je forcé la dose ? Mon hémorragie se révéla plus importante que prévu. Mes yeux se voilaient. Foumban me prit dans ses bras et m'emmena.

Femme du chef, j'avais reçu l'insigne privilège de reposer avec mes armes, à l'écart, dans la grotte.

Le temps s'égrena. On m'oublia. Avec une infinie lenteur, l'eau du torrent creusa la vallée, la roche se plissa et mon refuge devint inaccessible.

Il y a peu, un explorateur téméraire a découvert mon antre. Il est revenu maintes et maintes fois, avec de plus en plus de mains pour pelleter, trier, tamiser. Il se passionne pour les dessins aux murs et cherche, cherche avec obstination...

Une brosse douce effleure une de mes molaires. Une meule rotative dégage les sédiments qui emprisonnent ma dent depuis des millénaires. Je sens un courant d'air passer sur mon visage ou ce qu'il en reste. Cela me rappelle la brise d'été dans mon autre vie.

Cet homme exulte, m'époussette, caresse mon arcade sourcilière proéminente avec délicatesse.

Deux savants m'exhument :

– Torus sus-orbitaire... Chignon occipital... Symphyse fuyante...

Un crâne néandertalien entier, parfaitement conservé, au milieu de peintures datant de l'homme de Cro-Magnon !

– Les dernières découvertes génétiques nous avaient déjà révélé le croisement des deux espèces.

– Je donnerais cher pour connaître l'histoire du spécimen qu'on a entre les mains, ce qu'a été sa vie pour arriver jusque'ici.

... En effet, comment pourraient-ils savoir que tout avait commencé le matin où Amur nous avait envoyés en mission, mes frères et moi, pour trouver des galets de quartzite ?



Odette Deffet est liégeoise. Longtemps, elle a enfoui ses envies d'écriture dans un sac à dos. Elle l'a déposé il y a deux ans et il en sort des histoires. *Comment écrire de la fiction* de Lionel Davoust est sa bible et *Mémoires d'un métier* de Stephen King trône sur sa table de chevet.

Elle est fan d'Anthony Doerr, admire la plume d'Amélie Nothomb, aime les sagas de Pierre Lemaitre et Ken Follett, les histoires de Laurent Gaudé et de Jessie Burton. Et aussi Mozart et le chocolat.

UNE LOUVE DANS LE DOS

Parfois, une vie se brise sans même que son occupante ne s'en aperçoive. La chute est d'autant plus brutale qu'elle a lieu en silence, étouffée par le roulement des vagues. La jeune femme, début de la vingtaine, est plongée dans l'observation de la marée : à chaque respiration, l'eau s'avance un peu plus. Son maillot de bain s'accorde avec le body rouge de l'enfant qui joue à ses côtés. Elle replie ses longues jambes sur sa poitrine, pose le menton sur ses bras croisés. La lumière fauve du coucher les enveloppe, elle et sa fille, qui rencontre la mer pour la première fois. Il y a quelque chose de fort à être le témoin discret des premières expériences d'un nouvel être au monde. Leïla se demande si Paul assistera à l'un de ces moments de grâce. Celui-ci a rapidement quitté le refuge familial, il veut conquérir Paris, les poches vides mais la tête remplie des pièces à succès qu'il espère mettre en scène. Depuis plusieurs semaines, il presse Leïla de le rejoindre. Elle va accepter, la séparation d'une famille naissante lui fait horreur. Mais elle se donne encore quelques jours. Elle se lève, rassemble les affaires éparpillées, accroche l'enfant fatiguée à sa hanche et c'est à ce moment-là, dans ce calme de fin de journée, que la maladie la cueille. Des pensées de vide, des bulles de rien colonisent doucement son esprit. Plus tard, elles s'agripperont aussi à son corps engourdi qui tombera dans de profondes léthargies.

L'incompréhension, les reproches et la jalousie gagnent rapidement Paul et Leïla. Dans l'appartement deux-pièces, ils se lacèrent, sortent les crocs puis se perdent de vue jusqu'au jour où Paul dépose les papiers du divorce sur la table. Il veut vivre mais Leïla, pour le moment, ne peut pas. Qu'il lui donne une minute pour se lever, se remettre en marche. Ça ne prendra qu'une minute. Mais les minutes s'écoulent et s'étirent en années. Paul est resté à Paris, concentré sur ses projets artistiques. Leïla est retournée vivre dans

la commune de Boitsfort, près des siens, avec sa fille. Parfois, la souffrance la quitte et elle peut à nouveau respirer, faire battre son cœur au rythme de celui des autres, tenir son rôle de mère, garder la face. Mais, après un épisode particulièrement houleux, le psychiatre finit par poser son diagnostic. *Trouble bipolaire de type I*. Quand il lui demande à quand remontent selon elle, les premiers signes, Leïla fronce les sourcils. Les évènements se brouillent dans sa tête. La seule réponse qui lui vient passe par les sens. Elle se rappelle la couleur de l'écume, l'odeur des brise-lames léchés par la marée, le cri des mouettes, le sable humide qui gratte les mollets. L'instant d'avant, face au rivage, elle était bien, tout était calme. L'instant d'avant.

Leïla accueille presque le verdict avec soulagement. Cela a un côté rassurant de mieux cerner la maladie, de la circonscrire : *épisodes dépressifs. Phases maniaques. Pensées suicidaires*. Elle posséderait donc des limites, elle ne la gobera pas toute entière, seulement par fragments, par petites bouchées. Mais lorsque le terme « facteur héréditaire » franchit les lèvres du psychiatre, Leïla blêmit. Son cœur se serre, elle pense à sa fille. « La transmission n'est pas automatique » enchaîne rapidement le docteur, pour terminer sur une note positive. Leïla le regarde : le caractère aléatoire ne rend-t-il pas la chose encore plus injuste et perfide ? C'est comme vivre sous l'ombre d'une malédiction, qui t'épargne uniquement pour mieux frapper tes proches. Saleté.

Leïla sort de la consultation, sonnée. Dotée de cette nouvelle pièce du puzzle familial, elle tente de recoller les morceaux, de glaner des indices dans les souvenirs d'enfance : elle se rappelle sa mère solitaire, éclipsée par un mari fantasque et turbulent. Du genre qui s'échappe des diners mondains pour lancer des parties de cache-cache dans les vergers. Ou qui, faussement endormi, se laisse colorier les ongles par ses enfants hilares. Leïla se souvient de son regard rieur, de ses yeux noirs, légèrement globuleux, ceinturés de longs cils. La mémoire poursuit son travail d'archive : les souvenirs de joies côtoient maintenant les colères terribles,

les bouteilles de vin qui roulent, un projet génial qui avorte, la ruine, la gloire, les enfants ballotés dans les déménagements répétés, les silences, ses parents en larmes, une main qui s'abat.

Aux yeux de sa nièce Nour, Leïla n'avait rien d'une personne malade. Elle représentait au contraire pour l'enfant l'être le plus fantastique qu'il lui était donné de côtoyer. Il lui semblait que sa tante n'appartenait pas au vulgaire genre humain. Elle ressemblait davantage aux fées ou aux divinités grecques qui peuplaient ses lectures du soir. Ou alors elle faisait partie de ces figures hybrides, mi-animales mi-humaines : un corps de femme trahi par l'ombre d'une louve qui la suit dans son dos, qui veille... fidèle. Aussi, les visites de Leïla dans la demeure familiale faisaient événement. D'abord, on entendait son rire. Il résonnait dans la cage d'escalier, vite rattrapé par le flux de paroles enthousiastes dont Leïla assaillait sa sœur aînée. Puis, elle apparaissait dans l'encadrement de la porte, lumineuse. Plus grande que la moyenne, elle devait frôler le mètre quatre-vingt-cinq, Leïla aimait les superpositions de tissus, les jupes longues, les motifs végétaux. Elle piochait généralement ses tenues dans la palette des couleurs froides : bleu profond, vert fougère, mauve clair et violet. Les cernes profonds qui réhaussaient son regard clair rappelaient à Nour les peintures tribales des films de Far West. L'aura de sa tante n'était pas de celles qui absorbe toute vie pour mieux briller. Au contraire, elle se répandait généreusement, éclaboussait les murs, ravivait les couleurs et les êtres. Quand elle diffusait cette lumière, même le plus amer des hommes aurait laissé échapper un sourire, aurait soulagé de quelques rides son front usé par la colère. De nature timide, Nour se laissait vite contaminée par sa gaieté. La suite était une aventure : Leïla criait « Sortons ! » et, vêtues de leurs manteaux de pluie, elle emmenait sa nièce dans les rues détrempées de Bruxelles. Elle s'engouffrait tout à coup dans une étroite papeterie, Nour trottant derrière elle. Ça sentait le chaud et le papier. Elle passait commande, mystérieuse. Puis, au cours de longs après-midis, elle introduisait Nour à la peinture-gouache,

aux pastels, aux collages, au coloriage de mandalas et, à travers ces différents supports, à l'art silencieux de poser sur le papier une émotion, un rêve, un désir ou un monstre. Dans leur laboratoire improvisé (la table du salon), Leïla lui soufflait de ne pas chercher le beau, « qui paralyse » mais d'exprimer sa propre voix. « L'art est un cri qui, autrement, resterait coincé dans la gorge ». Peu sûre d'elle mais appliquée, Nour s'efforçait alors de crier. Leïla portait un intérêt sincère aux images et aux pensées qui remuaient en elle. Elle était curieuse de ce que sa nièce avait à dire. Ce fut peut-être la première personne qui l'ait prise au sérieux.

Et puis, il y a des matins où Marina annonçait à sa fille : « Leïla ne viendra pas cette après-midi ». Une main posée dans son dos, elle ajoutait doucement : « Elle est en creux ». Nour l'imaginait alors allongée dans le creux d'un vallon, lourde et tranquille, le corps tatoué par les herbes tendres. Ou métamorphosée en ourse qui, l'hiver approchant, partait se réfugier dans le ventre de la forêt, le souvenir du miel encore intact sur la langue.

Ces longues périodes d'absence renforçaient le mythe que Nour avait construit autour de son image. Elles étaient un jeu en soi : couchée au milieu des crayons ou grim pant aux balançoires du jardin, la petite fille inventait des histoires sur les pays mystérieux que Leïla partait visiter sans elle.

Parfois, Nour sentait ces moments de trêve, d'hibernation arriver. Elle observait le profil de sa tante, penché sur un livre, mais dont les yeux étaient portés ailleurs. Des ombres qu'elle n'avait pas invitées dansaient sur son visage. Par peur de les effrayer, Nour s'arrêtait de respirer. Une minute d'inattention, un geste brusque suffisait pour qu'elles l'emmènent loin et que Leïla s'évanouisse dans les airs. Des éphémères posés sur son épaule, prêts à s'envoler.

Nour n'était pas totalement dupe : elle percevait bien la pointe de tristesse qui faisait chavirer la voix de sa mère, quand elle lui disait, la paume ouverte et l'œil brillant : « Non ma chérie, Leïla ne viendra pas aujourd'hui ». Elle entendait la douleur et la fatigue

d'une grande sœur inquiète, souvent perdue face aux sursauts de la maladie. Nour pressentait derrière toute la pudeur de l'expression « en creux » le désespoir qui paralysait alors sa tante, comme il avait assailli avant elle un oncle, un petit frère et un père. Mais Nour préférait la rêver ourse, l'imaginer blottie dans une grotte, le cœur battant au ralenti, paisible.

Les années ont passé et Nour, comme tant d'autres avant elle, s'est rapprochée de la grisaille. Sans y prendre garde, elle s'est mise à construire sa vie à coups de « il faut » et de « je dois » responsables. Elle avait perdu l'habitude de rêver et cela faisait longtemps que Leïla ne régnait plus sur son royaume. Elle reléguait désormais les douleurs familiales dans un espace clos pour se consacrer pleinement à ses études, à sa jeunesse. Tenace à l'approche des examens, douce et mordante avec les garçons, le corps fuselé par les séances de footing, les concerts ou les bars pour lâcher-prise, l'achat d'un essai féministe pour se sentir concernée, elle tenait son rôle de jeune étudiante ixelloise. Attentive à la moindre intrusion, elle s'efforçait de maintenir à distance les élans fantasques, le trop-plein et la part d'ombre qui, génération après génération, se projetaient sur la toile familiale. Nour savait qu'en règle générale, les fêtes de fin d'année coïncidaient avec de lourdes rechutes pour sa tante. Sans que celle-ci ait son mot à dire, la maladie suivait ses propres rites. C'était donc sa mère qui accueillait les troupes pour Noël.

Ce soir-là, le salon se remplit en vrac de cousins, d'enfants et d'un chien, savourant tant le plaisir d'être ensemble que les zakouskis disposés dans de grands plats. Debout dans un coin de la pièce où se joue une conversation badine, Leïla interrompt et parle fort, comme pour faire fuir l'angoisse. Ses mains tremblent derrière son verre. Elle se force alors à une respiration profonde – inspire –, laisse couler un temps, – expire – puis se retire, fébrile, sur le canapé. Leïla est fatiguée d'essayer. Elle n'arrive plus à rejoindre les siens. Nour qui l'observe pourrait s'asseoir près d'elle. Ne rien dire, simplement laisser parler les corps et tromper un moment

sa solitude. Mais la vulnérabilité de sa tante l'effraie et ces tristes histoires l'encombrent alors elle détourne les yeux. Ce faisant, elle lui refuse un refuge, une épaule, une humanité. Une heure passe, puis deux. Leïla n'en peut plus. Alors elle se lève et de toute sa hauteur annonce qu'il est temps pour elle de s'en aller. « Le mammoth tire sa révérence », ajoute-t-elle, extraordinaire, et dans un dernier sursaut, elle se met à rire franchement, d'elle d'abord. L'humour est devenu sa meilleure arme, elle l'affûte depuis longtemps sur la pierre du désespoir. Elle rit aussi de l'entêtement des membres de sa famille, à ignorer la souffrance, à prétendre contrôler quoi que ce soit, à en attendre de cette vie, à vouloir en découdre. Elle rit mais elle les aime, son regard est tendre. Alors, avant de partir, elle tient une dernière fois à faire du bruit, à leur balancer toute sa présence, sa maladresse d'être, ses plis et ses formes, ses yeux cerclés par les nuits sans sommeil, son teint terni par une médication trop longue. Nour se sent soudain idiote dans sa robe moulante qui lui serre le ventre. Elle trouve sa tante follement authentique, elle admire sa force, mais elle n'est pas prête à suivre son appel, à rugir avec elle : elle caresse encore le rêve de trouver sa place dans le monde, de se faire un nom. Cela fait longtemps qu'elles ne parlent plus la même langue. Jetant un dernier regard sur l'assemblée, Leïla se retire, debout et digne. Ce soir-là, elle dormira au-dessus de leurs têtes, dans le petit lit d'enfant de sa nièce.

Six mois plus tard, Leïla confie à sa sœur sa décision de mourir. La maladie qui lui colle à la peau est devenue trop lourde à porter. Elle s'est trop fondue en elle, elle ne sait plus qui elle est, elle a pris toute la place. Leïla veut échapper à ce mal qui l'étouffe, qui l'enferme. Elle réclame l'euthanasie. Elle explique qu'elle ne voit même plus la lumière, qu'elle ne peint plus, que même la poésie lui laisse un goût amer. Les deux sœurs s'enlacent, Nour entend tout et s'enfuit de la maison, laissant sur le meuble de l'entrée le bouquet de tulipes que sa mère aime tant.

À partir de quand estime-t-on que le désir de mourir est suffisamment fort et ancré pour être écouté ? Nour l'ignore. Elle imagine

sa tante qui tient bon, qui se répète, radote, s'entête parce qu'elle sait que les vagues de souffrance qui l'assaillent depuis trente-cinq ans sont inapaisables. En plus de l'avis de son psychiatre, il faut qu'elle passe son récit sous l'œil attentif et prudent d'un second praticien. Il n'est pas de la portée d'un seul homme d'avaliser une requête aussi grave.

Finalement, la date est fixée en décembre, dix jours avant son soixante-et-unième anniversaire. Nour n'a pas pu lui dire au revoir. Le jour dit, elle attend sa mère à la maison. En silence, elle regarde les minutes s'écouler sur le cadran du four à micro-onde. Puis le temps s'arrête et seules ses larmes continuent de rouler, jusqu'à se perdre dans son chemisier. Nour est frappée par l'indifférence du monde qui s'agite tout autour, si préoccupé de lui-même que lorsqu'un de ses enfants tombe, il continue sa marche, insensible. Dans la mémoire collective, la vie de Leïla est passée sans bruit. Un battement d'ailes. Pourtant, aux yeux de Nour, il semble que c'est tout l'univers qui a perdu ce jour-là quelque chose, une nuance, une étoile. Sa mère la retrouve prostrée dans la cuisine. Elle l'entoure de ses bras et lui glisse entre les mains un quartz rose. « De la part de Leïla », chuchote-t-elle. Nour contemple la pierre, lisse comme une promesse.

Lors d'une semaine froide de février, Nour se rend seule à Paris. Un colloque en sciences politiques s'y organise auquel elle se réjouit de participer. Elle n'a rien perdu de son zèle au travail. Une bouche amicale lui recommande une exposition, rive gauche, qui rend hommage au travail de l'américaine Kiki Smith. L'artiste a investi l'Hôtel de la Monnaie pour y entreposer ses œuvres audacieuses. Nour gravite autour des sculptures puis passe une porte et se retrouve assiégee de tapisseries géantes, longues de plus de trois mètres, suspendues par des câbles en acier accrochés au plafond. Elles ondulent sous les ronronnements des ventilateurs. C'est comme si chaque tapisserie lui soufflait un secret. Elle déambule jusqu'à ce que la silhouette d'une femme nue la saisisse. Celle-ci flotte dans le cosmos, guidée par les étoiles et les tourterelles qui

gravitent autour d'elle. Son regard est paisible, lunaire. Ses pieds fins sont délicatement posés sur le flanc d'une montagne, au bord du monde. Une quiétude infinie se dégage de la scène. Plus elle la regarde, plus Nour sent vibrer en elle le hurlement de la louve qui rappelle sa meute d'égarés. Elle en a le souffle coupé. Elle voudrait s'enrouler dans la tapisserie, se laisser happer par l'histoire qu'elle raconte, s'y abandonner. À cet instant, elle donnerait tout pour se transformer en fil et sillonner la toile tendue, se superposant à ses frères de laine pour donner vie à la scène qui se déploie devant elle. Les morts ont de curieux moyens de se rappeler aux vivants. Se tenant derrière leurs épaules, ils apparaissent parfois dans l'épaisseur d'une toile. Au milieu des visiteurs, Nour est émue aux larmes. L'amour pour sa tante la submerge : elle retrouve les bras de Leïla.



Juliette Linard a vingt-huit ans et est bruxelloise. Elle a étudié l'histoire contemporaine et les *gender studies*. Elle aime écrire, trouver le mot juste pour exprimer une idée, un état d'esprit ou un ressenti. Enfant, elle tapait consciencieusement des histoires sur le clavier d'ordinateur de son père. Aujourd'hui, elle aime particulièrement les histoires qui donnent la parole à ceux et celles qu'on n'écoute pas beaucoup. Avec *Une louve dans le dos* elle a voulu parler de l'amour, de la créativité. Elle a voulu aussi décrire la façon dont la maladie mentale rôde autour de nous, comment on peut tenter de l'appivoiser et se serrer les coudes pour qu'elle ne prenne pas toute la place

LIEN-DE-VIN

C'est drôle comme parfois les mots s'avèrent ironiques. Je me souviens que c'est ce que je me disais quand mon père, après s'être envoyé sa deuxième bouteille de rouge, se passait lourdement la main sur les joues, graissant la tache de vin qui lui servait de visage. Il aimait dire, et il se trouvait hilarant quand il le disait, qu'il était fait de vin, du fond de la panse jusqu'aux pores. Moi, j'ai retenu le mot « porc ». Une fois étudiante en lettres, j'ai eu la désagréable surprise de découvrir un portrait de mon père frappant de réalisme dans *La Ferme des animaux* d'Orwell, en la personne du cochon Napoléon. Une espèce de porc obèse, suintant le whisky, autoritaire, symbolisant Staline. En poussant l'analogie un peu plus loin encore, j'associais l'épaisse moustache du dictateur à celle de mon père. Depuis s'est créée une imagerie troublante dans mon esprit lorsque je pense à lui, mais je finis toujours par ne plus voir que la tache de vin, qui recouvre comme un papier calque chacun de mes cauchemars.

J'ai moi aussi cette tache sur le visage, scientifiquement appelée *naevus flammeus*, mer enflammée. Là encore, on peut apprécier la densité des mots. Depuis toute petite, cet océan rouge, ou lie-de-vin, inonde mon existence. Elle est fluctuante : elle aime à rapter, et puis grandir à nouveau, sans prévenir. Un jour, en faisant le tri dans mes photos, j'ai été surprise de constater qu'elle était quasiment absente le jour de Noël 2018. Je ne m'étais presque pas reconnue sans elle. À bien y regarder, elle était bien là, simplement rosie, davantage en harmonie avec la couleur de ma peau. Ma mère disait toujours, pensant me rassurer : « mais on ne la voit même plus maintenant, on a l'habitude ! ». Alors je m'interroge : elle recouvre tout mon visage, comment est-ce possible de la manquer ? Peut-être que c'est moi qu'elle ne voit plus ?

Il est vrai que la tache a un effet ambivalent : les gens ne voient qu'elle ou bien, détournant les yeux par politesse voire dégoût, ne voient plus. Et puis il y a ceux qui ne peuvent se permettre de détourner les yeux, qui ont fait le choix de vous avoir dans leur champ de vision de manière fréquente, eux, ont tendance à dire qu'on ne la voit plus avec le temps. Pourtant, quand je regarde cette photo, je sais qu'elle est plus présente que jamais. À chaque fois qu'elle s'atténue, c'est pour revenir plus saturée. Un jeu de faux espoirs particulièrement mesquin, que je me prends littéralement dans la face.

Un jour, en prenant le tram pour rentrer chez moi, j'ai vécu une expérience déconcertante. Un jeune homme d'une vingtaine d'années, peut-être un peu moins, me fixait intensément. Il ne s'est pas arrêté quand je lui ai signifié, flammes aux yeux, que je l'avais remarqué. Il était comme hypnotisé, paupières alourdies et obsédées. Il avait une expression que je ne connaissais pas encore, ce qui m'a troublée. Je m'amusais souvent à dire que je pouvais cataloguer les différents types de réactions, étalant avec sarcasme mes observations anthropologiques. Mais là, impossible de décrypter l'opinion qu'il était en train de se construire à propos de mon anomalie. L'habitude, contrairement à ce que l'on pourrait croire, n'aide pas. Alors je l'ai fixé moi aussi, avec l'intention de gagner. Mais une chose étrange s'est produite : je me suis rendue compte qu'il ne scrutait pas mon visage, il avait les yeux plus bas, enfoncés dans mon décolleté. Naturellement j'ai baissé la tête et vérifié la vue qu'il s'offrait sans complexe, et en relevant le regard vers lui, ses yeux s'étaient détournés, son visage s'était empourpré, ce qui, encore aujourd'hui en y pensant, me paraît d'une ironie délicieuse. Le garçon était en train de mater mes seins, tout simplement. Il n'avait même pas eu l'air de remarquer la tache, il ne s'était pas attardé sur mon visage. À ce souvenir, je ressens aujourd'hui encore une drôle de sensation.

Plus tôt, je disais que « mer enflammée » était un terme particulièrement bien désigné dans mon cas. Là encore, c'est un jeu

d'associations d'idées plus ou moins heureux : la tache, si elle est sujet d'obsession pour tous ceux qui la portent, l'est davantage encore pour ma mère qui a tendance à s'enflammer à chaque fois qu'on l'évoque. Les homonymes, homophones et tous malentendus verbaux nous ont toujours bien occupées, à tel point qu'on appelle parfois la tache « maman ». Mon père a réalisé l'exploit de la transmettre à chacune de ses filles, ainsi qu'à ses deux petits-enfants. Lui, au contraire, ne l'a héritée de personne. Quand ma sœur et moi étions petites, pas tout à fait conscientes encore de notre propre fardeau, et qu'on questionnait notre mère au sujet du visage de notre père, elle nous disait qu'une armée de petits soldats hystériques était emprisonnée dans son corps et qu'ils pensaient pouvoir traverser la paroi la plus au nord de leur prison, à savoir la peau du visage, pour s'échapper. La tache était le résultat de millions de petits coups d'épées qui avaient lacéré l'intérieur de la joue. Je ne sais pas d'où était inspiré ce conte horrifique, ni s'il était destiné à nous maintenir dans nos royaumes enfantins ou à nous effrayer. Probablement un peu les deux. En tous les cas, cette mythologie a certainement contribué à l'image d'ogre avide que nous avons de notre père aujourd'hui.

La tache de ma sœur est moins importante que la mienne. Elle s'est développée plus timidement, s'est installée de façon moins insidieuse dans son existence. Il n'y a qu'à voir la manière dont elle a construit sa vie autour d'elle : un mari herculéen, des enfants dessinés de la main de Dieu, un boulot d'exception. Dans son cas, c'est comme si la tache avait été une source d'énergie, l'ayant transformée en une espèce de guerrière assoiffée d'idéal. Cette source se tarit un peu lorsque nous sommes seules, elle et moi. Elle se fait moins frénétique, elle est plus fragile. J'ai alors quelques fois l'impression de me voir en elle, ou est-ce seulement un moment de communion entre nos deux visages, qui, plus enflammés que jamais, se nourrissent l'un de l'autre ? Hercule n'aime pas cela. Il ne m'aime pas. Ou plutôt il n'aime pas « l'effet » que j'ai sur sa femme. Il dit que je l'affaiblis, comme si je cherchais à la dévorer,

à la dépouiller de sa force, celle qui m'a toujours manqué. Quand j'y pense, je ne peux pas lui en vouloir. Et pourtant, il me semble qu'elle est tellement plus belle avec moi qu'avec lui. Quand elle me regarde en coin, le verre de gin calé entre le pouce et l'index, adoucie par l'effet de l'alcool, je la trouve belle et vraie.

On ne peut pas dire que j'ai réussi à m'armer aussi bien qu'elle. J'ai vécu l'essentiel de ma vie seule. C'est un reproche récurrent de ma mère. L'école a été une épreuve, comme pour les obèses et les boutonneux, lesquels n'étaient pas beaucoup moins cruels que les autres. Notre instinct de conservation est particulièrement développé entre 6 et 16 ans. Ma sœur et moi étions notre propre troupeau, à deux. Et puis le destin a décidé de lui accorder un compromis : « Tu auras une gueule de monstre, mais un corps de déesse. » Du coup, notre troupeau a été divisé par deux. En contrepartie, j'ai gagné un « cynisme à toute épreuve » comme dirait ma grand-mère (la moins sympa). Un trait d'esprit à la mode, qui ne fait son effet que lorsqu'il y a public. C'est beaucoup moins utile lorsque on est seul, quand le sarcasme n'est plus que l'écho sourd de la tristesse.

Cette tristesse, je pouvais la voir au fond des yeux des affreux qui me torturaient à l'école. Je les fixais, impassible autant que je pouvais l'être, et je débusquais ce subtil anéantissement entre l'iris et la pupille. Et quand ils comprenaient mon jeu, ils me lâchaient, humiliés, furieux, plus dégoûtés encore. L'ignorance, violence qui ne fait pas de bleus, a remplacé la brutalité.

Avec les années, les échanges de regards se sont faits moins fréquents. Les vieux adolescents ont moins l'énergie du harcèlement que les jeunes. Et puis on pardonne, on essaye d'oublier les pièges, l'odeur du crachat sur le visage. C'est à cette époque de répit momentané que ma mère s'est mis en tête de me redonner confiance en moi. Elle m'a trainée dans des dizaines de boutiques de cosmétiques, pensant avec conviction que l'argent pourrait effacer ma douleur. À chaque fois le même cirque : la vendeuse,

aussi bien formée qu'elle pouvait l'être, prenait vingt secondes diplomatiques pour ausculter mon visage en faisant attention de ne pas le toucher, avant de prononcer l'inévitable diagnostic : « Il vaudrait mieux consulter un dermatologue ». Aussi étonnant que cela puisse paraître, on l'avait fait. On en avait vu dix ou cent. Une opération était possible mais ne pouvait garantir à 100% que la tache ne réapparaîtrait pas avec le temps. « Tu t'y feras, je te promets », me disait ma sœur, en tournant nonchalamment les pages de son magazine de mode. Mon père hurlait à la perte de temps. Je devrais plutôt renforcer mon caractère. Ma mère, plus acharnée que jamais, voyait certainement cette course à l'impossible comme une croisade contre mon père. J'étais devenue l'instrument de sa vengeance pour ces années d'humiliation en tous genres.

Depuis que ma sœur avait quitté mon nid, je ne trouvais refuge que dans la lecture. L'expression « dévorer les livres » entrée dans le langage courant n'était pas complètement métaphorique pour moi : je les engloutissais, me nourrissant jusqu'à la moelle des héroïnes, jusqu'à ce que je puisse oublier mon visage au profit du leur. Mon entourage me reprochait de me « renfermer sur moi-même » mais il avait tort. Je ne parvenais pas à leur expliquer que la lecture, au contraire, m'éloignait de moi-même, me permettait de me travestir à l'infini, de porter les masques qui couvraient la honte et l'aversion.

Avant que j'obtienne mon permis de conduire, mon père avait pour habitude de m'emmener tous les samedis à la bibliothèque communale. Longtemps, je me suis accrochée à ce souvenir, comme si c'était l'exception incompréhensible et donc profonde à tout le mépris qu'il pouvait avoir pour moi, pour sa famille en général. Je me disais que peut-être il respectait la lectrice en moi, que peut-être il était fier d'avoir une fille qui s'émancipait intellectuellement de son milieu, comme lui-même s'était émancipé de la fonction de mécanicien, un héritage de père en fils. J'allais jusqu'à le voir comme un moment privilégié entre un père et sa fille,

moment pendant lequel il devait sans doute se remettre en question et réfléchir au détraquement qu'il causait. Et puis une fois, j'ai raconté ce souvenir à l'une des filles avec qui je sortais à l'université. Je me souviens de l'attention qu'elle portait à mes récits familiaux sordides. Elle se montrait d'une douceur sincère, non voyeuse. En tirant sur sa clope, elle m'avait demandé quel était son livre préféré et je lui avais rétorqué que je ne l'avais jamais vu avec un bouquin en mains. « Qu'est-ce qu'il faisait alors, pendant que toi tu lisais ? ». Et puis là, tout m'était revenu en plein visage. Il n'était pas avec moi. Il me déposait, et puis revenait 2 heures plus tard. Je ne m'étais jamais interrogée sur la façon dont il occupait ce temps, j'étais sincèrement persuadée qu'il était avec moi, j'avais eu l'impression, physique, tangible, de sa présence à mes côtés dans cette bibliothèque qui était certainement le seul endroit heureux de mon enfance. Et pourtant, aucune image ne me revenait. Cette étrange sensation m'a hantée plusieurs semaines, jusqu'à ce que je revienne rendre visite à ma mère un weekend. Je n'avais pas réussi à questionner ma mère, on n'avait plus évoqué mon père depuis sa mort. J'étais alors retournée à cette bibliothèque et, comme une reconstitution policière, j'avais reproduit les mêmes gestes que ceux de mes 15 ans. J'entrais, je me dirigeais vers la section littérature, j'inspectais les livres déjà connus, je laissais mon instinct me guider vers une nouvelle trouvaille, je m'asseyais à la petite table ronde, et je me plongeais, comme dans un abîme, dans la vertiginosité des mots. Où était-il ? J'ai passé en revue tous les espaces de lecture, tous les recoins de cet endroit qui n'a pas changé. Rien. « Peut-être qu'il restait dehors. Il fumait ? » Oui, il fumait. Mais il était aussi de nature frileuse. L'enquête n'avancait pas, ou bien je ne voulais pas réellement qu'elle avance. J'étais tiraillée entre l'envie de lever le voile et le besoin de laisser le rideau fermé sur une illusion, la seule que je n'avais jamais eue à son sujet. On est sorties, mon amie s'est allumée une cigarette. Au moment où la dernière braise est tombée par terre, j'ai accepté de regarder en face. J'ai vu ce petit café, « Chez Gigi », dont les lettres lumineuses éclairent mes cauchemars depuis des années.

C'est là qu'il était, de 14 à 16h tous les samedis. Il ne passait pas un moment avec sa fille, il l'utilisait comme un prétexte pour aller se vider deux ou trois litres de bière dans les boyaux. Je l'avais toujours su, je pouvais encore sentir l'haleine âcre dans la voiture lors du trajet retour, je pouvais encore voir ses pas hésitants sur le seuil de la maison. Il n'était jamais rentré dans la bibliothèque, c'est moi qui payais mon abonnement annuel.

Depuis, il y a eu d'autres filles et d'autres garçons qui ont écouté mes histoires, avec plus ou moins d'intérêt. Un ou deux verres dans le nez, je les exagérais. Trois ou quatre, j'allais jusqu'à relater des mensonges si poignants et descriptifs qu'ils devenaient presque des souvenirs. J'inventais parfois des épisodes de violence physique, dirigés contre ma mère ou bien contre ma sœur et moi. Et je trouvais légitime l'émotion que je pouvais lire dans les yeux de mon audience. Aujourd'hui, les mensonges et les répétitions ont lassé ces amours éphémères. Alors c'est à moi que j'ai continué de répéter ces histoires, imaginant parfois d'autres personnages, d'autres issues.

Les moments passés avec ma sœur se font plus rares aussi. Hercule a réussi à la convaincre que je n'étais pas saine et que, maintenant que les enfants étaient en âge de comprendre, il était préférable que je m'éloigne de leur foyer. Alors on se voit en secret, comme des amantes. Mais je sens que la passion s'amointrit et qu'elle espace nos rencontres, qu'elle se montre plus irritable à chaque fois. C'est toujours tendre au début. On partage les récents événements de nos existences et nos gestes se répondent, nos regards sont complices. Et puis, irrémédiablement, la situation s'envenime sans que je comprenne pourquoi. J'ai des difficultés à me souvenir de la fin de nos disputes. En général, elle me dit que je suis bien la fille de mon père, et puis elle me quitte. Chaque matin qui suit, la bouche pâteuse, je n'ose me remémorer la soirée de la veille. Terrifiée à l'idée de saisir les raisons de cette fracture entre nous, j'ouvre une bouteille et me laisse submerger par les images vieillies de notre enfance. Les belles images, celles qui sentent

le cake à la cassonade et le sable froid que l'on retrouve dans le creux des oreilles.

Les transports en commun sont des endroits révélateurs de contradictions. La promiscuité physique y est telle que l'on peut sentir les odeurs corporelles les plus intimes, celles que l'on cherche à masquer, et pourtant, dans cette démonstration profondément humaine et sociale, chacun est seul. De la même façon, personne n'aime s'asseoir à côté de celui qui parle seul et qui se balade avec un bocal géant d'oignons au vinaigre, mais tout le monde trépigne à l'idée d'assister à sa prochaine bizarrerie. Les autres passagers s'éloignent de moi quand je leur raconte mes histoires et ce, même quand je le fais de la façon la plus vraie, la plus honnête possible. Mais ils continuent de me fixer, quelques sièges plus loin, le nez parfois enfoui dans une écharpe. Ils m'étudient à distance. La tache que j'ai sur le visage semble aujourd'hui si présente, si dévorante, que plus personne ne peut détacher son regard d'elle. Noël 2018 est loin, ma première et seule année de sobriété. Je crie au fond de moi, je hurle, pour leur dire de tourner leur infâme visage immaculé et vierge. Puis la douleur se fait si forte que le cri saute hors de ma gorge, et il s'accroche à ces passants qui en faignant de n'avoir rien demandé, sont avides de misère. Et là je les touche, ils sont obligés de voir et d'entendre ma douleur, car ne je la cache plus. Mais je les répugne, il se nourrissent de mon malheur avec un recul réglementaire, pour éviter d'être contaminés. Isolée dans la rame du tram, l'esprit embrumé par des vapeurs aux accents de genévrier, je vois des images d'anciennes histoires défilier. Le chaperon rouge revient souvent, toujours selon la même narration. Terrifiée, elle arpente la forêt avec de petits yeux fous, comme si toute la douceur et toute la naïveté qui la caractérisent avaient disparu, et puis on agrippe sa toute petite main, elle est rassurée et ses yeux s'apaisent, elle jette un regard tendre à celui qui désormais l'accompagne, c'est le loup. Ils s'éloignent, tous les deux habillés d'un capuchon bordeaux.



Marie Michel est née en 1995 à Arlon, tout au sud de la Belgique. Après des études de lettres romanes commencées à Liège et terminées à Louvain-la-Neuve, elle est montée encore un petit peu pour s'installer à Bruxelles, où elle enseigne le français depuis bientôt 5 ans. Sa bibliothèque idéale est composée de voix diverses : des élans oniriques de Marguerite Yourcenar, jusqu'au réalisme irrévérencieux de Leïla Slimani, en passant par la prose musicale de Françoise Sagan. C'est nourrie par ces grandes autrices et par bien d'autres qu'elle a récemment laissé ses petites voix intérieures prendre vie sur le papier.

DANS LE JARDIN DE MON ENFANCE

*Dans le jardin de mon enfance,
Entre les arbres et la violence*

(Pomme)

Nous sommes en deuil. Vestimentairement parlant, du moins. Nous sommes obligés de porter du noir depuis ce matin. Instructions du maire, qui a décrété un jour de deuil pour tout le village. Une première, d'après le journal local. Ils s'y connaissent mieux que moi, les frères Thoulouze, à la rédaction, mines de savoir sur l'histoire de la région et constamment à l'affût du moindre scoop, comme quand on était petits. Moi, je ne suis plus au courant de rien, en ce qui concerne Brioul. Le temps s'y est figé depuis mon départ, il y a vingt ans déjà.

Nous remontons l'allée main dans la main. Passé le portail, j'aurais cru être assailli de souvenirs plus ou moins précis, diffus, nostalgiques. Je m'attends à ce petit pincement au cœur, qui ne vient pas. Le mas, qui s'impose devant nous, me paraît tellement plus grand que dans mes souvenirs. Peut-être parce que les lierres grimpent toujours un peu plus haut le long des murs de pierre. Malgré le soleil déjà puissant de ce début de mai, les volets sont ouverts et laissent les rayons se réverbérer sur les vitres des fenêtres. On n'a pas pris le temps de les fermer, avant de partir pour la messe. La maison est en deuil, les préoccupations sont ailleurs. Reste que nous dormirons dans un four, ce soir. Anastasia, qui suffoque déjà sous sa mantille, ne supportera cette chaleur. Nous avançons lentement le long de cette allée. Nous adoptons l'allure des gens du sud depuis que nous avons posé nos bagages en terres provençales. Nous nous laissons bercer par le doux chant des cigales. Nos pas foulent de petits cailloux, des branches, des feuilles de vignes emportées par la brise. Ça me rappelle les retours

de l'école. Avec les copains, on faisait la course jusqu'à la porte du logis, jusqu'à Hélène, qui nous attendait avec un bocal de sucres, prête à récompenser les vainqueurs et à consoler les perdants.

Pause. Anastasia me freine. Elle se met sur le côté, à l'ombre d'un cyprès, pour reprendre péniblement son souffle. Son corset la torture, je le sens. Il faut dire qu'elle n'a pas l'habitude d'en porter. C'est moi qui ai insisté pour qu'elle le mette. Je voulais qu'elle soit pleinement à son avantage. Qu'elle ait l'air gracieuse et élégante. Que sa longue robe ébène épouse parfaitement la forme de son corps aminci. Que le deuil la sublime et la dignifie. À mes yeux, et de ce que je sais de mon village natal, c'est le seul moyen pour elle, l'étrangère, d'être, sinon acceptée, du moins tolérée par les habitants. Ils ne peuvent être que reconnaissants, ces Brioulois, qu'une femme fasse autant d'efforts pour pleurer un beau-père qu'elle n'a pourtant jamais connu.

Ce matin, mon obstination a payé. Tout le monde avait les yeux rivés sur Anastasia, dès son apparition sur le parvis de l'église. Elle affichait une mine navrée, comme je le lui avais demandé. Elle était parfaite dans ce rôle de la bru accablée par la tristesse et communiant avec celle de son époux. Elle n'a jamais adressé un sourire à quiconque, même au vieux tenancier du bistrot du village, dont le petit visage candide et espiègle inspirait pourtant la sympathie. Pendant la messe, elle écoutait avec attention le prêtre débiter des louanges intarissables sur mon père, et accessoirement sur le Christ. Elle paraissait profondément intéressée par les sermons. Elle se signait avec aisance, se joignait au chœur qui rendait grâce à Dieu après la lecture de l'Évangile. Elle donnait le change à tous les a priori qu'on aurait pu avoir à son égard, elle qui, encore une semaine plus tôt, ne connaissait strictement rien au catholicisme. Je l'ai bien éduquée. Nous avons ensuite suivi le cercueil en silence. Ma main dans son dos lui intimait gentiment de ralentir le pas quand elle avait tendance à le presser, comme à son habitude sur les grands boulevards parisiens. Sa docilité m'épatait.

Le cortège funèbre était d'une extrême solennité, avec tous les dignitaires du village, du département, et même de la région, marchant à l'unisson pour rendre un dernier hommage à un homme qui avait fait la fierté de Brioul, du Vaucluse et de la Provence. Arrivés au cimetière, nous nous sommes recueillis une ultime fois. Est venu le moment de l'inhumation à proprement parler. Les visages de ces messieurs se sont décontractés ; ces dames ont rangé leur mouchoir dans leur petit sac. Seules les pleureuses engagées par Hélène continuaient de s'explorer tragiquement sur la tombe d'Arsène, poussant des cris pathétiques et surjoués, qui palliaient l'absence de pleurs au sein de l'immense assemblée compressée d'hommes et de femmes en noir. On ne feignait plus. Une illustre figure locale s'en était allée et les derniers adieux qui lui étaient rendus étaient aussi grandioses que superficiels.

Anastasia me fait comprendre qu'elle a repris son souffle. Nous nous hâtons vers le mas, en espérant y trouver un endroit frais. À l'intérieur, la réception bat son plein. Hélène, minuscule dans sa robe démodée, reçoit des marques de compassion des invités, dictées davantage par l'usage que par la sincérité. On est aux petits soins pour la veuve. On l'écoute se confier, ou plutôt « déposer » comme elle le dit avec affectation. On la prend dans les bras, on lui dit que tout ira bien, que ça prendra du temps mais que ça passera. La vérité, c'est que c'est déjà passé. Hélène nous remarque, son sourire s'agrandit. Elle s'approche de nous et nous montre le buffet.

– Un petit délice ?

J'avais oublié à quel point elle pouvait être obséquieuse. Comme à notre mariage, lorsqu'elle a dit à celle qui est désormais ma femme qu'elle était devenue « son plaisir », alors que c'était la première fois qu'elle la rencontrait.

Je refuse froidement de me servir. Anastasia, elle, se saisit d'une serviette pour s'éventer.

– Anastasia, mon plaisir, prenez un morceau. Vous êtes un peu maigrichonne.

Je sais qu'Anastasia meurt d'envie de goûter les tomates confites. Mon simple regard l'en dissuade.

Je ne dis rien. Hélène non plus. Anastasia continue de brasser l'air, de plus en plus énergiquement, sans doute pour dissiper la pesanteur du moment. Hélène rompt enfin le silence en s'éclaircissant la voix.

– Laissez-moi vous présenter M. Cézanne... Contrairement à son homonyme, lui ne peint pas !

Elle éclate de rire. Ça ne détonne absolument pas, au milieu de cette assemblée joyeuse, qui se délecte de hors-d'œuvre et de coupes de champagne. Hélène reprend un ton plus grave.

– Je parle du clerc de notaire qui s'occupe du testament d'Arsène. De ton papou.

Elle fait un signe de croix discret et murmure vers le ciel : « Que Dieu ait son âme ». Un cinéma qu'elle répète dès qu'elle évoque un quelconque défunt de notre ancestrale famille. Elle hèle le fameux M. Cézanne, Aubin de son prénom. Celui-ci s'approche de nous et me serre la main, ignorant celle qu'Anastasia lui tend.

– Toutes mes condoléances, M. Delmas.

J'évacue rapidement ses condoléances de mon esprit. Je ne veux pas en recevoir pour un homme dont j'ai appris la mort dans la rubrique nécrologique du *Figaro*, pour un homme que je n'ai plus revu depuis mes dix-sept ans, âge béni auquel j'ai fui l'épouvantable domicile familial pour vivre ma vie, loin, très loin et libre.

– J'aimerais en profiter pour vous parler. (Le clerc désigne ma femme du regard et baisse la voix). Seul à seul, si possible.

– Anastasia et moi vous attendons dans le jardin.

Je prends la main d'Anastasia pour la conduire à l'extérieur, avec moi. Nous traversons toute la maison, saluons de la tête les rares personnes que nous n'avons pas encore croisées lors des cérémonies au village. Hélène me retient avant que nous ne passions la porte.

– Ugolin, attends. Il est parti et il ne reviendra pas. Si tu veux te confier, n'oublie pas que je suis là.

Son visage s'est durci. Son ton s'est raffermi. Elle ne semble plus du tout vouloir m'amadouer par ses mièvreries. Trop beau pour être vrai.

Elle embrasse mes mains et m'observe, les yeux emplis de larmes.

– Tu sais, je suis toujours là pour écouter ce que ton cœur a à dire. Toujours.

Je m'écarte aussi sec. Ses larmes, les seules de la journée à couler véritablement le long de ses joues, ne m'émeuvent pas le moins du monde. Plus jamais je ne « déposerai » auprès d'elle. La dernière fois que je l'ai fait, elle m'a ignoré.

Nous sortons. Le fameux Aubin Cézanne nous rejoint, un porte-documents à la main. Il en extrait un papier froissé, qu'il dépose sur la petite table de la terrasse. Je parcours sans les lire les mots écrits à l'encre bleue. Je reconnais l'écriture d'Arsène. Toujours aussi nette et rigoureuse, avec sa signature en bas de page, et le cachet de l'entreprise viticole apposé juste en-dessous.

– Vous l'avez compris, je pense. Voilà le testament de votre père.

Raison de plus pour ne pas le lire. Il doit sans doute contenir un ramassis de banalités et de dons avars. Le clerc reprend :

– Il vous lègue à vous, et à vous seul, Ugolin Delmas, cette propriété. Vous êtes son seul héritier.

Je laisse échapper un cri d'étonnement. D'effarement plutôt. J'aurais dû m'y attendre, pourtant. Le mas est toujours passé de père en fils, depuis les origines de l'exploitation. Seulement,

je ne considère plus Arsène comme mon père, et je croyais, j'étais convaincu même, qu'il ne me considérerait plus comme son fils. Je suis parti de Brioul sans lui adresser le moindre adieu, un baluchon sur le dos, laissant derrière moi une Hélène effondrée et mes souvenirs. Je regarde la bâtisse avec inquiétude. Elle me paraissait imposante tout à l'heure, elle m'intimide désormais. Je recule, sans m'en rendre compte, pour m'en éloigner.

– Ce n'est peut-être pas le bon moment pour vous parler des détails. Mais au moins, vous savez. Maintenant, c'est vous le maître des lieux.

C'en est trop, je ne veux plus l'entendre. Je sens poindre un mal de tête, alimenté par les hurlements stridents des cigales. Je tourne le dos à cette maison, à la recherche d'un endroit rassérénant dans lequel me réfugier. Les fraisiers. C'est évident. Je plante le clerc et Anastasia sur la terrasse. Tout ce qui m'importe, c'est de gagner les fraisiers. Rapidement. Je presse le pas. Je m'agenouille pour sentir l'odeur des fraises bien mûres qui n'ont pas encore été récoltées. Ça me rassure. Ça me fait du bien. Je tends la main pour en cueillir une. Mais c'est la main d'un enfant que je vois. La main endolorie d'un petit garçon de huit ans.

La voix de ma femme se fait entendre.

– Ça va aller, mon chéri. Tu sais, tu n'es pas obligé d'accepter.

Si c'était aussi simple ! Anastasia est tellement en dehors des réalités. Elle ne sait rien, absolument rien. Elle s'accroupit et me tend un mouchoir, sans doute pour sécher des larmes que je n'ai même pas senties venir. Je sens qu'elle me caresse la colonne vertébrale. Elle est en train de toucher là où ça fait mal. La douleur me fouette. Mon dos, lacéré et ensanglanté, me fait terriblement souffrir. Et je ne peux rien y faire. Je saisis le poignet d'Anastasia et la repousse. Elle tombe à la renverse. « Oh, mon plaisir ! », que j'entends au loin. Des petits pas se rapprochent. Ils se font de plus en plus proches, de plus en plus forts, de plus en plus menaçants.

Je ferme les yeux. Je sais ce qui m'attend. Arsène est derrière moi, il brandit sa ceinture, il me reproche mes mauvaises notes, mon sale caractère, mon insolence. Soudain, les oiseaux paisiblement posés au milieu des vignes s'envolent de concert, effrayés par le bruit des claquements. Comme j'aimerais les rejoindre.

– Mon sucre... Ugolin, calme-toi.

Hélène pose sur mon épaule une main tendre, que certains qualifieraient sans doute de maternelle.

– Laisse-toi aller, pleure un bon coup. Je... Je sais...

Je plonge mon regard dans le sien. Elle détourne vite les yeux. Comme à son habitude. Si Arsène et moi étions dans la cuisine, elle amplifierait le bruit de l'eau qui s'écoule dans l'évier. Si nous étions dans ma chambre, elle fermerait la porte. Mais ici, dans le jardin, elle ne peut rien faire d'autre à part rester là où elle est, docile et silencieuse, à attendre en contemplant les champs de vigne qui s'étalent à perte de vue. C'est ce qu'elle a fait, le jour où je lui en ai parlé. J'ai « déposé ». Je lui ai livré tout ce que j'avais sur le cœur, tout ce que j'avais renfermé en moi depuis ma prime enfance. Tout s'est déversé en un flot ininterrompu de révélations et de libération. J'espérais son amour maternel, son soutien, sa protection. « J'ai peur, maman », lui ai-je dit en conclusion, d'une voix enfantine, car j'étais redevenu frêle et fragile comme à mes cinq ans. Mais elle n'a pas eu d'autre réaction à ma confession qu'un mielleux « Ton papou t'aime tellement, oh si tu savais ! ». Puis, elle a détourné le regard et a porté une main devant sa bouche : une vrille était mal attachée. Elle s'est empressée de la réparer. « La pauvre vigne a dû tellement souffrir, serrée comme elle était ». Une heure plus tard, mon baluchon était fait et j'étais déjà à des centaines de mètres du mas, que je me promettais de ne plus jamais revoir, à moins que ce soit pour y fêter une excellente nouvelle.

Je me relève. J'essuie mes larmes avec les manches de ma chemise en lin. Je me ressaisis.

– Allez, Anastasia, on y va.

Je l’agrippe. Je passe devant Hélène, sans la considérer. J’ai pourtant tout fait pour essayer de maintenir le contact avec elle, malgré ma déception. En l’invitant à mon mariage, à ma crémaillère, à ma fête d’anniversaire pour mes trente ans, même si elle n’a répondu présente qu’au premier de ces événements, sans doute interdite de sortie par la suite par Arsène, comme souvent. Lui, je ne l’ai jamais convié. Maintenant, il n’est plus là. Mais rien n’a changé. Et rien ne changera.

Anastasia et moi retraversons le jardin, puis le mas. Mon mas. Que ces gens qui s’extasiaient devant les poutres en bois rustiques qui soutiennent les fondations de la bâtisse en profitent bien : dans une semaine, il n’en restera plus rien.

Jules Thoulouze s’approche de ma femme. Il lui demande si son frère et lui pourraient l’interroger sur ses impressions à propos du village. Pour la prochaine édition de la *Gazette de Brioul*. Elle est sur le point d’accepter, flattée. J’interviens.

– Nous n’avons pas l’intention de rester.

Et je pousse Anastasia vers la sortie. violemment. Elle se cogne contre le mur. Je me fige. Les discussions se sont arrêtées. Tous les bruits se sont estompés. Anastasia n’ose pas me regarder. Je ne vois que son dos. Son dos. Une sorte de pulsion m’envahit. Je sens encore sa présence, à Arsène. Il est là. Il est là mais plus tout à fait derrière moi. Je lutte. C’était si facile pour lui. Quelques petits coups et sa colère était évacuée. Moi, ma colère m’explose en pleine face. J’imagine le dos d’Anastasia griffé, abîmé, lacéré. Je pourrais le faire. Je pourrais me soulager. Hélène arrive en courant avec sa boîte à pharmacie. Elle s’arrête net, ses yeux sont posés sur les jointures blanchies de mes doigts autour de ma ceinture. Mon regard suit le sien, je considère ma main. C’est celle d’Arsène que je vois.



Romain Hauters est né en 2000 à Boussu. Il habite Maurage, un village proche des ascenseurs à bateaux historiques du canal du Centre, classés au patrimoine mondial de l'UNESCO. Un site inspirant qu'il contemple depuis la fenêtre de sa chambre chaque matin et chaque soir, pour se rappeler ses racines et sa passion pour la découverte et les voyages. Amateur de cinéma, de musique, de théâtre et d'opéra, il est aussi un grand dévoreur de livres. Il peut être subjugué par de belles formules littéraires, mais aussi frappé par des répliques de films ou des paroles poignantes de chansons à texte, qu'il aime à considérer comme une forme de poésie moderne. Parmi ses genres littéraires de prédilection : les classiques, les drames et les romances historiques. Romain Hauters est sensible autant à la plume prodigieuse de Flaubert qu'au ton sarcastique de Liane Moriarty.

BOMLI

Sur le chemin du retour, début de cet hiver, je demande à ma fille : – Tu veux qu'on aille ramasser des mosaïques ? Dans l'ascenseur qui descend dans les Marolles, elle s'appuie à la vitre griffée par les tags – Mets pas tes mains, c'est sale.

Quand on arrive place du Jeu de Balle, là où il y a le marché aux puces tous les jours, je sors de son cartable sa boîte à tartines : – On peut les mettre dedans, je la nettoierai ce soir. On commence à marcher un peu n'importe comment, nos deux têtes fixées au sol. La fois passée, quelqu'un nous a demandé ce qu'on ramassait et on lui a montré la boîte qui se remplissait. Souvent, ce sont des bouts de porcelaine blanche et bleue. Beaucoup de fleurs aussi, aux lignes plus fines et aux couleurs pâles. Parfois, des morceaux racontent l'Histoire : un bout avec écrit IKEA et quelques pavés plus loin, un éclat du visage de Lukaku.

Ma fille me dit qu'aujourd'hui, elle est mon assistante, que je dois lui montrer les morceaux et qu'elle les ramassera, elle. Alors je pointe avec le bout de ma chaussure les bouts de verre colorés coincés entre les pavés, elle se penche, les sort de leurs trous avec ses petits doigts et les laisse tomber dans la boîte en plastique rouge. Le soir, quand elle dort, je lance la bouilloire, je dépose les morceaux dans un grand saladier, du produit vaisselle par-dessus, je touille avec une fourchette. Je pose deux torchons sur la table basse et je commence à les essuyer. J'ai décidé de faire tout le plan de travail de la cuisine avec. Je regarde mes mains et je vois qu'il reste de la terre sous mes ongles, probablement sous ceux de ma fille aussi.

Ça me fait penser à maman cet été dans la cuisine, quand elle voit mes mains sèches, mes ongles négligés et les croûtes autour de mes doigts, qu'on appelle à juste titre les envies. Elle demande :

– Et ils acceptent ça, dans ton travail ?

– Tu sais, au SPF, je travaille derrière un ordinateur, tout le monde s'en fout.

Et elle répond sans lever les yeux de ses haricots verts : – *C'est pas question de ça*. En créole, on ne garde que les mots essentiels et ma mère ne fait pas l'effort de tous les remettre dans son français. En tout cas pas quand elle me parle à moi.

Souvent, elle n'a pas besoin de mots du tout, comme un dimanche quand elle veut rentrer après avoir acheté des fruits au marché, elle est fatiguée mais on entend de la musique et on voit une foule un peu plus loin. Sur le square au milieu du croisement, il y a un concert symphonique gratuit. On s'installe sur les chaises en plastique vert. C'est presque la fin, ça se sent dans la manière dont les gens se tiennent sur leur siège, dans la sueur sur les visages de ceux qui jouent les cuivres. Je prends la petite sur les genoux et je dépose les sacs de course à mes pieds. Le chef d'orchestre parle au public : – On continue notre tour du monde des grands classiques. Après quelques notes d'un instrument à cordes – un violon, je crois – je reconnais la mélodie. Je le dis à maman, dans son oreille : – Je connais cette chanson, c'est « Plaine, ma plaine ! », et elle me fait un grand sourire, elle est aussi excitée que moi, comme si ce fait-là, cette maigre connaissance, nous donne accès à l'orchestre, *vraiment*. On fait partie des gens qui connaissent un grand classique. Je lui chuchote, comme pour lui prouver ma sincérité : – C'est une chanson sur l'espoir. Ça parle du printemps qui est là, sous une couche de neige et qui va revenir. Elle m'écoute en gardant les yeux sur l'orchestre. Elle ne dit rien.

À la fin du morceau, puis du suivant, elle applaudit avec cet immense sourire, elle siffle, elle lève son pouce en direction du chef d'orchestre. Ça me met mal à l'aise de la voir aussi excitée, en même temps que ça me rend heureuse. C'est le passé et le présent qui se disputent le moment, l'enfant qui a honte et l'adulte qui sent que l'instant est heureux. Dans la voiture, elle dit : *C'était super*.

La première fois que je me suis penchée pour prendre un bout de céramique brisé, j'ai aussi eu le bonheur honteux. Honte de l'enfant à qui la mère a répété : – Il faut pas ramasser ce qui est par terre, *ça fait pauvre*. Mais bonheur de l'adulte qui a dépassé le jeu des apparences. Je récolte tous ces petits morceaux de rien et j'ai l'impression de délivrer une humanité de porcelaines brisées des interstices terreuses, sauvés in extremis des camions de Bruxelles-Propreté qui sont déjà au taquet sur la place. Les éclats de verre sans valeur redeviennent quelque chose par le simple fait d'être ensemble, et ma mère a conclu en préparant le thé chez moi : *Ça fait joli, quand même*.

Un samedi, je dois avoir huit ou neuf ans, je l'aide à éplucher de l'ail pour le vindaye. La fenêtre de la cuisine est grande ouverte et l'odeur du poisson frit se balade bien au-delà de notre appartement (la gardienne est déjà venue se plaindre). Ma mère a les doigts jaunes, elle fait macérer les oignons crus dans de l'huile au masala, au safran, avec du piment et des graines de moutarde. L'après-midi, je regarde la télé chez Anissa, elle se tourne vers moi et me demande en rigolant : – C'est toi qui pue l'ail, comme ça ? Je me rends compte que je ne me suis pas lavé les mains au savon. J'ai honte d'apprendre que l'ail, ça pue.

À l'école, la poche avant de mon cartable turquoise est remplie. Une poire ou une banane, un berlingot, un paquet de chips, un ou deux paquets de biscuits au chocolat, que je retrouve fondus et collants quand il fait chaud. Je pressens déjà que c'est grave pour ma mère de manquer de nourriture.

La première fois que j'emmène mon compagnon manger chez elle, je le préviens : – Tu dois finir toute ton assiette. Ma mère lui demande quand son plat est vide s'il en veut encore. – Non merci, Saloni. Elle répond : – C'était pas bon ?

On se dispute en rentrant : – T'avais qu'à me prévenir qu'il fallait se resservir.

– Il faut toujours tout te dire, toi.

Hier, elle m'a appelée pour me demander d'acheter une tablette à ma fille pour Noël, une tablette français-anglais. *C'est très important l'anglais.* Ma mère refuse de *kozé* créole avec elle car *ça va lui embrouiller la tête.* – Ça sert à rien d'apprendre le créole, c'est même pas une vraie langue. Pour ma mère, la langue n'est pas un héritage, la langue est un outil. Le seul héritage dont elle voit l'intérêt, c'est l'héritage financier. Quand elle a voulu que j'achète un appartement, elle m'a répété cent fois : – Tu dois penser à ta fille. Son espace de transmission est pragmatique, pas symbolique.

Un matin, en été, je suis dans le lit avec ma grande sœur, ma mère rentre pour s'habiller, elle nous regarde : – Pourquoi Dieu m'a donné deux *bomli* comme ça ? Ma sœur rigole, je lui demande : – C'est quoi un *bomli* ?
– Un poisson très fin. Et elle rentre ses joues pour me montrer.

Depuis, j'appelle ma fille comme ça, quand je sèche ses jambes *comme des baguettes*, après la douche : *mon petit bomli.*

Ma mère a été femme de ménage dans les quartiers chics, chez les très riches même. J'ai appris bien plus tard que c'était des familles d'armateurs, de directeurs : à l'UNESCO, l'OCDE, etc. Elle les appelait *mon patron* ou *ma patronne*. Elle a appris avec *ses patrons* les codes de la haute société, elle a rapporté leurs vêtements chics dont ils ne voulaient plus, et dont on ne voulait pas non plus d'ailleurs parce que ça faisait bourgeois et *c'était la honte*. Dix ans plus tard, quand j'ai récupéré tout ça, petit à petit, à chaque visite chez elle, dans une lente transmission vestimentaire, je me suis demandé si ça a déjà existé d'autres femmes de ménage qui allaient nettoyer en portant des carrés Hermès ?

À la rentrée en secondaire de mon frère, ma mère porte un deux pièces Dior jaune pétant (dans ma famille, on l'appelle le tailleur jaune canari). C'est tellement voyant que mon frère lui dit au bout de la rue du bahut : – Tu peux me laisser là. Mais le *tu peux* n'est pas une possibilité, c'est bien *tu dois* qu'il signifie. On en rigole encore. Plus tard, dans les magasins du grand centre

commercial, ils se disputent quand il veut un Sergio Tacchini à cinquante euros. – Juste pour un logo de merde, je vais pas payer cinquante euros. Mais à chaque fois, elle a payé, pour ne pas qu'il ait la honte devant ses potes. Un jour, en sortant du Foot Locker :

– Moi, quand j'étais petite, j'allais à l'école avec des sacs en plastique sur les pieds parce qu'on n'avait pas de chaussures.

– Et donc, du coup, tu voudrais qu'on mette aussi des sacs plastique à nos pieds ?

– *Vous vous comportez comme des connards avec moi.*

Un jour, à 67 ans, ma mère s'est mise à lire. La dernière fois que je suis passée la voir, au moment d'aller se coucher, elle me demande si j'ai quelque chose à lui faire lire et je lui donne le livre que j'ai fini dans le train. Une histoire d'amour secret et de passion simple. Quand je suis à côté d'elle dans le lit, elle dit : – Je comprends tout. Je prends une photo, elle est allongée sur le côté et me tourne le dos, elle fait face à la lampe, vernis rouge tapageur sur la page du livre et sa robe de chambre fine légèrement remontée qui laisse apercevoir le début de ses fesses. Je regarde ses cheveux noirs qu'elle perd petit à petit. (Elle m'a demandé de lui trouver un traitement sur internet pour les faire repousser.).

Avant de repartir, je vais l'inscrire à la bibliothèque de la ville. Dans les rayons, j'ouvre un livre, je lis quelques lignes et si je tombe sur un mot compliqué, je le repose. Peur qu'elle se décourage si elle ne comprend pas une phrase ou un mot. Le soir, elle lève les yeux de sa page et me demande tout d'un coup : – Ça veut dire quoi *la réalité des choses* ?

(Je viens de lui envoyer un message sur Whatsapp : Maman, tu as ramené les livres à la bibliothèque ? Si elle doit payer ne serait-ce qu'un euro de retard, elle va m'en vouloir et me le reprocher, en me disant : – Je ne t'ai jamais demandé de m'inscrire.)

La veille, elle me demande de réécrire une lettre. Ma sœur lui a envoyé le contenu par message et maman n'a eu qu'à recopier. Je lis la lettre.

– Il n'y a aucune faute, pourquoi tu veux que je la réécrive ?

– Parce que je n'ai pas écrit droit, tu vois, c'est penché, *c'est la honte quoi*.

Elle a vraiment honte d'elle, elle me dit ça en riant pour se moquer d'elle-même.

– C'est une lettre pour mes locataires, tu t'imagines si ils voient mon écriture penchée, qu'est-ce qu'ils vont penser ? Ah, celle-là, *elle sait pas écrire*, on va pouvoir l'arnaquer.

Donc je réécris la lettre de ma belle écriture et ma mère me le fait remarquer :

– Regarde comment tu écris bien.

Et de mon écriture parfaite, j'humilie ma mère.

Quand mon frère a eu son fils, le petit ne pouvait rien manger de sucré, ni de pas bio. Un jour, ils commencent à se disputer avec ma mère parce qu'elle utilise de l'huile d'olive premier prix. Comme mon frère veut éviter l'argument du coût justement, il a ramené chez ma mère une bouteille d'huile bio qu'il a été acheter lui-même. Le ton monte, ça finit par moi qui pousse mon frère dehors car ça tourne aux insultes, devant les petits.

Cet été, j'ouvre le placard en dessous du lavabo car je cherche le vinaigre blanc pour la salade. Devant moi, une bouteille d'huile d'olive bio. Ma mère n'a rien dit, elle n'a rien admis, elle a juste changé de marque en allant au magasin. J'essaie dde l'imaginer chez Aldi, le moment où elle prend cette huile plus chère que celle qu'elle a toujours prise et ce que ça a signifié pour elle, comme une passation de pouvoir, son fils est devenu père et l'huile est devenue bio.

En créole mauricien, *je t'aime* se dit *mo content twa*. On traduit l'amour par la joie qu'il donne. Cette manière de dire l'amour en détourné me fait penser au néerlandais. *Ik hou van jou* par exemple, dans les messages d'un vieil amour de West-Vlaanderen. *Houden* veut dire *tenir* et c'est avec *van* que le verbe devient *aimer*. On pourrait le traduire par *Je tiens à toi*, il me semble, ce qui ne veut pas dire exactement *je t'aime*. Les flamands disent aussi *Ik zie jou graag*, qui se traduit littéralement par *J'aime te voir*. Il y a une pudeur dans le néerlandais et le créole mauricien dont on a crevé l'abcès en français. Si on dit *Je t'aime* à quelqu'un, les mots ne cachent rien et *la messe est dite*.

Quand je pose des questions sur son histoire à cette mère que j'aime tellement, elle me donne des détails isolés et des anecdotes sans queue ni tête, quelque chose dont je ne sais rien faire. C'est sa manière de *se taire dans toutes les langues*. Même si c'est vrai qu'en vieillissant, elle se raconte un peu plus, c'est toujours de la même manière nébuleuse, sans chronologie et moi, je marche entre les pavés de la Place du Jeu de Balle et en repassant entre les mêmes pavés, je trouve des nouvelles pièces, un oiseau à qui il manque le bec, des personnages chinois, beaucoup de morceaux de miroir. Comme si ce n'est pas tant ce qu'elle me raconte qui importe mais ce que j'arriverai à recouper et à faire coller ensemble, un jour. Et je repense à sa question : *Ça veut dire quoi la réalité des choses ?*

Cet hiver, mon père est venu chez moi, plusieurs semaines. Entre le boulot et la petite, ça a été des journées de merde, rentrer dans la nuit, déposer les sacs, commencer à cuisiner, servir le repas, checker les devoirs, monter donner la douche, redescendre servir le café, remonter lire les histoires, m'endormir parfois, sortir sur la pointe des pieds de la chambre de la petite et aller me laver. Quand j'ai croisé Anja, la femme de ménage, je me suis excusée du bordel, Deux jours après le retour de mon père, ma mère m'a appelée :

– Tu sais, je vais te dire une chose : j'ai été femme de ménage pendant 45 ans dans ma vie. Si t'as été à l'école, si t'as eu des vêtements

sur tes épaules, c'est parce que ta mère, elle nettoyait chez les riches. Quand j'arrivais chez mes patrons et que je voyais toute la vaisselle qu'ils m'avaient laissée, ça m'est déjà arrivé de pleurer. Ton père, il m'a dit que tu laisses toute ta vaisselle sale à la femme de ménage et que tu pars travailler. *Tu te prends pour qui ?*

En raccrochant, j'ai commencé à laver la pile d'assiettes et de bols. Puis je me suis rendue compte qu'au fond de l'évier, la boîte à tartines de *mon petit bomli* était encore pleine des bouts de porcelaine sales. Elle a bien fait d'appeler.



Jennifer Lemaire est née en 1989 et elle est Bruxelloise depuis 15 ans. Son métier de vidéaste lui fait voir des dialogues et des séquences partout, qu'elle retranscrit dans un carnet ou ailleurs. Elle trouve dans les mots de l'oral la même réalité qu'à travers une caméra. D'ailleurs, quand elle tient un bic entre les doigts, elle se demande pourquoi la langue se déforme en passant de la bouche à la main. Elle se rend compte aussi que les mots peuvent éloigner ou rapprocher les gens de l'écriture. Qu'il y a une lutte de classe entre les lignes, comme dans le reste du monde. Et ça la passionne grave. Donc oui, elle accorde pas mal d'intérêt aux choses politiques et à l'Histoire. Le dimanche, elle court dans la forêt de Soignes, histoire de se vider la tête.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----------|
| INTRODUCTION | 5 |
| Le Grand Prix de la Fédération Wallonie-Bruxelles | 7 |
| <i>Claudia : aventures</i> de Chloé Martinache | 9 |
| Les nouvelles primées | 17 |
| <i>Silure</i> de Bénédicte Jadin | 19 |
| <i>In corpore</i> de Dorian Ysch | 27 |
| <i>Une combinaison d'exception</i> de Viviane Mazzichi | 37 |
| Les nouvelles distinguées | 45 |
| <i>Le babil de la mer</i> de Manu De Wit | 47 |
| <i>De sang et d'os</i> d'Odette Deffet | 57 |
| <i>Une louve dans le dos</i> de Juliette Linard | 67 |
| <i>Lien de vin</i> de Marie Michel | 77 |
| <i>Dans le jardin de mon enfance</i> de Romain Hauters | 87 |
| <i>Bomli</i> de Jennifer Lemaire | 97 |

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen, Directrice générale adjointe, Service général des Lettres et du Livre, Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Boulevard Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles.